

LE FORUM

BULLETIN DU RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD



Février 2012
Numéro 20

TABLE DES MATIÈRES

	Page
LIMINAIRE.....	4
SECTION 1 : ACTUALITÉS	
● Titre : Bonheur et acceptation de soi avec <i>B. Lacroix et C. Galipeau</i>	6
● Un catholique à son Église par <i>Marcel Légaut</i>	9
● Regards sur l'actualité: Indignés... en Église! par <i>Jean-Claude Breton</i>	10
● L'assise contre le fanatisme religieux par <i>Henri Tincq</i>	11
SECTION 2 : DOSSIERS	
● Des théologiens et des apologètes par <i>Sandro Magister</i>	13
● Lettre du FAN de Montréal à l'archevêque de Montréal	
● Le piège tendu à nos évêques par <i>Gilles Lagacé</i>	19
● Lettre du FAN de Montréal à Gilles Lagacé	20
● Faire Église en post-chrétienté par <i>Jean Hassenforder</i>	21
SECTION 3 : SPIRITUALITÉ	
● Un Credo de l'Avent par <i>Dom Helder Camava</i>	34
● La pratique prophétique de Jésus par <i>Pierre-Gervais Majeau</i>	35
SECTION 4 : VIE DU RÉSEAU	
● Le Rapport Monde-Église par <i>Lise Baroni et Yvonne Bergeron</i>	37
● Appel à la désobéissance par <i>un groupe de prêtres autrichiens</i>	47
INSCRIPTION AU RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD	49
CONTRIBUTIONS FINANCIÈRES	51

LIMINAIRE

André Gadbois

*« Parmi les sujets qui fâchent : les promesses non tenues. Elles apparaissent comme des vœux pieux. Prises à la légère et lestées du poids de leur engagement, elles deviennent des promesses en l'air. Elles provoquent déception, amertume et rancœur. Elles font souffler un vent de méfiance, méfiance qui jaillit plus rapidement que la construction de la confiance patiemment acquise. »*¹ Cette affirmation, ce « credo » de Félix Moser, est tellement évidente quand on lit l'actualité politique, économique et financière, sociale et religieuse... quand on lit aussi le présent troublant d'individus haut placés comme disait ma belle-maman et celui d'individus révélé au grand public. Oui, les promesses non tenues fâchent, déçoivent, étioilent l'espérance et provoquent une dangereuse généralisation : « Ils sont tous pareils, ces maudits-là! Rien à faire : elles sont toutes faites pareil! » Les promesses non tenues répétées en d'autres mots par les mêmes personnes et institutions conduisent à la même question : mais sont-elles conscientes? Ces mêmes promesses non tenues finissent malheureusement par tracer des brèches et des sentiers qui conduisent à la violence.

Les promesses sont sûrement nécessaires pour oser envisager l'avenir avec confiance, pour oser croire en quelqu'un, pour oser créer un sens à la Vie. Tenir la main de l'enfant au parc municipal pour la première fois est promesse; la tape dans le dos du prof à son élève est promesse; patiner main dans la main pour le couple est promesse. Promettre, c'est être avec quelqu'un, être là à ses côtés le jour et la nuit (Is 43, 1-6) avec constance tout en sachant consciemment que la Vie peut nous éloigner cruellement. Mais avant d'être exprimée, la promesse demande à celui ou celle qui la prononcera de l'honneur, cette « dignité morale qui permet à l'homme (et la femme) de dépasser ses intérêts mesquins et de réaliser les aspirations de l'âme. »² Les chrétiennes et chrétiens affirment (croient) que Jésus sera avec eux jusqu'à la fin. Et ce même Jésus, relevé de la Mort, a donné du Souffle à ses disciples pour qu'ils n'oublient pas d'être ses témoins : « Ce que je vous demande, c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés. » Et quittant la salle où ils s'étaient cachés, ils ont affiché leurs couleurs et fait trembler l'Empire : de l'or et de l'argent, ils n'en avaient pas, mais de la tendresse, de la solidarité, du courage et de l'esprit de justice, ils en avaient « à revendre » comme on dit chez nous.

La ligne de conduite actuelle de notre institution catholique qui a promis d'être « le sacrement du Christ qui continue de guérir et de réconcilier » (B. Haring) est-elle toujours inspirée par ce fil qui la relie aux premières communautés chrétiennes, au Christ Seigneur et à l'Humanité pour laquelle Lui-même s'est livré? Notre institution (et ses chefs) tient-elle ses promesses d'être-avec-l'Humanité? N'a-t-elle pas tendance à imiter toutes ces institutions qui font passer leurs lois, leur réputation, leurs profits et leur survie avant la personne considérée comme une cliente, une consommatrice, une électrice, un pion? « Une promesse qui oublie... la réalité des circonstances de la vie risque de plonger son auteur dans une attitude figée et mortifère. »³ Et les belles promesses non tenues des systèmes représentés par des individus font souffler sur la société un vent de méfiance.

Dans le présent Bulletin du Réseau des Forums André-Naud (numéro 20), par leurs affirmations, leurs questions et leur indignation, des femmes et des hommes nous proposent de l'espérance pour que la Bonne Nouvelle du Christ soit de moins en moins une langue de bois et davantage un accompagnement de toutes les citoyennes et citoyens de chez nous... en commençant par les plus souffrants.

Dans la section 4 (VIE DU RÉSEAU), nous avons le plaisir de lire le texte tellement attendu de Lise Baroni et de Yvonne Bergeron rédigé pour notre dernière assemblée générale : elles ont tenu leur promesse avec grande générosité. Un texte d'une grande audace tout à fait à l'opposé de la langue de bois cléricale. Merci à vous, mesdames! L'autre texte de cette section (merci au site Culture et Foi) est l'**Appel à la désobéissance** rédigé par des prêtres autrichiens en juin dernier : un texte sur lequel nous reviendrons car il pourrait devenir le centre d'une action commune pour notre Réseau.

La section 3 (SPIRITUALITÉ) nous présente des affirmations robustes pour soutenir nos moments de réflexion ou nos moments de prière : Helder Camara qui veut « croire à l'action modeste et à l'amour aux mains nues. » et Pierre-Gervais Majeau qui conclut son texte ainsi : « Dans une telle pratique prophétique (reliée aux Béatitudes), toute systématisation de la foi devient donc questionnable. »

Les ACTUALITÉS (section 1) nous fait rencontrer le père Benoît Lacroix parler à Céline Galipeau de différents sujets dont les petits bonheurs qui sont beaux parce qu'ils sont petits. Nous fait « rencontrer » aussi le philosophe berger décédé, Marcel Légaut, nous partageant ses réflexions sur l'avenir de l'Église. Ouf! Comme il voyait loin, ce berger montagnard! « Pas de paix dans le monde sans paix entre les religions » conclut Henri Tincq à la fin de son texte sur la réunion de 300 chefs religieux convoqués par Benoît XVI en Italie dans la ville de saint François. Et finalement l'opinion de Jean-Claude Breton, doyen de la fac de théologie à l'université de Montréal, sur l'invitation lancée par Raymond Gravel à l'Église de Montréal pour qu'elle ouvre les portes de ses églises aux Indignés.

La section 2 (DOSSIERS) permet de lire la lettre de Gilles Lagacé (FAN de l'Outaouais) qui accueille cordialement et chaleureusement le nouvel évêque de Gatineau tout en écrivant pourquoi il est en total désaccord avec cette nomination. « Un piège tendu à nos évêques. » De lire aussi la lettre des membres du FAN de Montréal disant à leur archevêque que 600 personnes (francophones et anglophones) ont appuyé un texte souhaitant un changement dans la réglementation pour la nomination d'un nouvel évêque. (Au moment de rédiger ce liminaire, aucun accusé de réception de sa part.) Cette section 2 vous donnera l'occasion de prendre connaissance du type d'homme qui est recherché présentement par le Vatican pour devenir évêque... et vous verrez qu'on est loin de la pratique prophétique. Enfin Jean Hassenforder, commentant les travaux de Stuart Murray, décrit, surtout en Europe, la naissance de la post-chrétienté : cette culture qui émerge quand la foi chrétienne perd sa logique au sein d'une large société qui a été modelée par le récit chrétien.

Je vous souhaite plein de tendresse dans votre quotidien, plein de belles petites folies qui souvent proviennent de cette tendresse, plein de petits bonheurs comme dit le père Lacroix. Et je vous souhaite plein d'occasions de créer des petites folies pour vos proches : ces souvenirs sauront leur donner la main lors de périodes difficiles.

Notes :

1. Félix Moser, revue *La chair et le souffle*, 2011, numéro 2.
2. Bernard Émond, *Il y a trop d'images*, Lux 2011, page 79.
3. Félix Moser, *idem*.

SECTION 1

TITRE : BONHEUR ET
ACCEPTATION DE SOI

*Verbatim de l'entrevue de
Céline Galipeau avec Benoît Lacroix
Montréal, 22 décembre 2011,
introduit comme un cadeau spirituel*

BL : Benoît Lacroix

CG : Céline Galipeau

BL : Pour être capable d'être heureux, faut commencer à être soi-même. Il faut partir de soi-même, s'aimer soi-même d'abord.

Et ensuite, ne jamais s'isoler des autres. Le bonheur est toujours possible lorsque les autres font partie de ton univers.

Le bonheur n'existe que s'il est partagé.

CG : L'acceptation de soi...

BL : L'acceptation de soi c'est quelque chose qui demande beaucoup de temps, beaucoup de générosité, vis-à-vis soi-même. Quelque chose qui nous oblige à identifier en nous le meilleur et non le pire.

Je rencontre tellement de gens, madame, qui passent leur temps à examiner ce qui leur est arrivé dans leur enfance, puis leur père qui a fait cela, la mère qui n'a pas été là, et à ce moment-là, le train passe et ils ont manqué le train.

Il faut absolument en arriver à identifier ce qui fait mal en moi, pourquoi ça fait mal.

L'identifier, c'est-à-dire l'accepter.

L'accepter, cela prend du temps, quelquefois, il faut parler, quelquefois c'est le psychiatre, quelquefois on est capable de le faire avec un ami, une amie, mais la parole libère.

Dans l'acceptation, il y a toujours la parole, la parole intérieure, mais souvent la parole extérieure.

Faut parler, il faut le dire et avec des gens que l'on connaît, que l'on aime, dont on est certain.

Ça c'est classique chez les psychiatres, psychanalystes, psychologues, psychothérapeutes.

J'en ai connu tellement, et j'ai même travaillé avec un psychothérapeute.

L'acceptation vient de cela.

Et ensuite l'idéal c'est d'offrir sa vie. Donner sa vie à ceux qu'on aime.

CG : Oui, mais accepter ce qui nous est arrivé, comprendre et tout cela, dans toutes ces petites choses que l'on fait chaque jour, cela j'ai pas assez bien fait, j'aurais pu faire un meilleur téléjournal, j'aurais pu...

BL : J'aime ça. Je trouve cela beau.

CG : C'est souffrant...

BL : Oui, mais c'est beau.

CG : Vous, vous trouvez peut-être cela beau, mais moi je trouve cela souffrant.

BL : Et moi de vous dire pourquoi vous souffrez. Parce que si vous n'aviez pas souffert votre téléjournal ne serait pas bon.

Vous avez tellement été attentif, sur tension pour dire ce qu'il vous oblige à dire,

et ne pas faire de faute. Je ne connais pas cela, mais disons, si vous n'aviez pas de souffrance préliminaire. Un peu comme [Janine Sutto](#) me dit qu'elle tremble encore avant de venir sur la scène, à 91 ans. Elle tremble encore.

Françoise Faucher, c'est la même chose.

Alors, je l'ai dit cette souffrance-là, c'est un peu, c'est un peu barbare ce que je dis là, c'est la note que l'on doit payer quand on donne sa vie aux autres.

CG : Donc, en acceptant ça, on peut...

BL : En acceptant cela, pas pour une raison naïve, excuser mon expression, en acceptant cela, à cause des autres, ce que j'endure, la tension, ma souffrance, au moins j'aurai offert cela aux autres pour faire un meilleur téléjournal.

Et c'est beau. Et votre souffrance est belle.

Et, je m'excuse de vous dire cela, parce qu'elle est orientée vers l'offrande à l'autre.

Ce qu'on appelle l'amour.

CG : C'est difficile d'être heureux quand tout va mal autour de soi, ou quand on va mal.

BL : Oui, mais madame, il est difficile d'être heureux, mais en même temps c'est le pouvoir de la pensée, le pouvoir de croire au sens large de mot.

CG : Au-delà de la foi.

BL : Oui, le pouvoir de croire que du malheur on peut faire quelquefois déboucher sur le bonheur et que la nuit débouche sur l'aurore et le soleil l'emporte toujours, que le bien l'emporte toujours, c'est ça, c'est ça ma vie.

Le cosmos m'enseigne beaucoup. Je suis quelqu'un très relié au Cosmos, depuis mon enfance.

Pour moi, bon, la pleine lune, le soleil, le matin..., en me levant, je regarde « dehors », comme on disait autrefois, je regarde dehors.

Et là, je suis rassuré, même si j'ai mal dormi, même si j'ai entendu des choses pas très agréables, même si j'ai vécu des choses difficiles, je vois tout à coup la lumière qui se lève, la lumière est plus forte, elle va l'emporter. J'écris ma vie avec la lumière, comme le soleil avec les nuages.

Je crois aux nuages, ils sont importants. Je crois beaucoup aussi, je ne sais pas si cela va vous surprendre, j'adore les arcs-en-ciel.

Et je me suis aperçu dans ma jeunesse. Ma jeunesse me marque, le fleuve Saint-Laurent me marque. Donc, je me suis aperçu que l'arc-en-ciel était précédé par le tonnerre dont j'avais peur, les éclairs que je redoutais terriblement.

On a tellement eu peur, au travail sur la ferme, quand arrivait l'arc-en-ciel, tout à coup toutes les peurs tombent.

Je transpose.

Arrivent des moments très difficiles. Arrive des nuages, qu'il y a du tonnerre, quelqu'un m'insulte, quelqu'un, vous savez on est vaniteux, et quelqu'un dit du mal de moi, ça fait mal. Bon.

Je dis, oh, oh, sois sage.

Attends un peu, l'arc-en-ciel viendra.

Arrive quelque chose qui vient enterrer, Enterrer ce que j'ai vécu.

Je crois en l'arc-en-ciel, mais je crois aux nuages, j'accepte les tempêtes.

La peur, pour moi c'est de détruire son bonheur lorsqu'il a le droit d'exister.

Détruire son bonheur parce que je n'ai pas bien fait mon devoir.

Si en partant vous commencez à analyser le moment où j'ai mal fait. Vous perdez votre bonheur. Tandis que si vous dites : ah ça, c'était bon, ça, c'était bon, ça, ça l'air bon, on fera mieux la prochaine fois.

Le bonheur suppose d'éliminer certaines inquiétudes, à mesure qu'elles viennent.

Faut pas les cultiver.

Après chaque conférence que je donne, dans certains milieux, ou dans les célébrations religieuses, je suis demandé à peu près partout.

Si je commence à me demander après, t'as mal dit ce mot-là, t'as oublié telle rubrique, c'est fini.

Heureusement qu'il y a des gens qui viennent me dire, c'est bien.

Je préfère écouter l'autre qui me dit c'est bien que de m'écouter moi qui pense que c'est mal.

Faut négocier avec soi-même.

Le bonheur, ça se négocie.

CG : Ça se négocie !

BL : Ça se négocie au jour le jour.

Le bonheur est quotidien, hein.

CG : Ce sont les petites choses...

BL : Les petites choses, c'est ça.

Félix Leclerc hein, Félix Leclerc dit : le bonheur ben je voulais lui donner la main, il n'était pas là.

Léo Ferré dit : le bonheur est un chagrin que l'on a retardé.

Le bonheur est toujours relié à...

On est humain.

Relié à nos limites.

Nos bonheurs sont limités.

Et je crois que nos petits bonheurs comme dit Félix, ils sont beaux parce qu'ils sont petits.

Les grands bonheurs ne sont pas durables.

CG : Une meilleure acceptation de soi, bon. Je vais retenir cela.

BL : Retenir cela... avec le temps que ça prend, avec l'acceptation de vos limites, s'il y en a.

Et, il n'y a personne de parfait.

Excuse, vous avez l'air tellement parfaite... mais personne n'est parfait.

CG : Mais, je parle au nom de beaucoup de gens.

BL : Je comprends, moi aussi je parle un peu. J'utilise la situation pour vous faire mon petit discours, mais c'est vrai que dans l'acceptation, c'est extraordinaire, c'est long, mais c'est la recette de la vie.

CG : Alors, vous êtes père ou psychologue.

BL : Moi, je suis Benoit Lacroix, le vieux Lacroix, qui a oublié de mourir.

CG : Le sage.

Merci père Lacroix.

BL : Merci beaucoup.

Ici il y a échange avec toute l'équipe de tournage.



UN CATHOLIQUE À SON ÉGLISE

Marcel Légaut

Les Églises ont toujours à se remettre en cause. Le passé du christianisme ne garantit en rien de l'avenir des Églises. La foi en Jésus ne conduit pas à affirmer que l'Église catholique demain ne sera pas fort différente de celle d'hier.

Mon Église sera-t-elle capable de la mutation qui lui est nécessaire pour ne pas être condamnée à devenir seulement une secte enfermée sur elle-même sous le couvert de doctrines incompréhensibles pour la plupart des hommes, à s'enliser peu à peu dans la société des hommes, qui en viendront à l'ignorer, ou à ne voir en elle que du folklore?

Ou encore mon Église se réduira-t-elle sans se l'avouer à n'être qu'une entreprise humanitaire à la remorque d'organisations qui, bien avant elle, et souvent malgré elle, se sont efforcées de faire régner plus de justice dans le monde? Elle en a certes la tentation en faveur des pays du tiers-monde, où elle espère trouver, à moindres frais doctrinaux, un accueil plus favorable que celui des milieux plus cultivés de l'Occident. Trop souvent, des positions doctrinales ou des décisions pastorales de haut niveau viennent contredire, effectivement et pratiquement, quelques déclarations, ponctuelles et théoriques, de solidarité avec la cause des pauvres.

Ou encore se limitera-t-elle aux liturgies festives qui permettent aux individus de célébrer les grandes heures de la vie? Se bornera-t-elle à jeter en pâture à la foule les réjouissances des pèlerinages et les kermesses des grands rassemblements?

Faudra-t-il que mon Église ait à passer par une sorte de mort pour que, du milieu des ruines qui

se seront accumulées au long d'un lent et continu effondrement, jaillisse de nouveau une véritable source de vie?

Tout porte à le craindre, quand on constate combien les autorités religieuses de mon Église ont peine à regarder la situation avec sérieux et réalisme, à reconnaître l'importance des causes qui sont à l'origine de la crise actuelle, et à tenir compte à cet effet, des connaissances, des techniques et des conditions de vie nouvelles.

Avec quelle assurance, sans saisir leurs dimensions, ne tranche-t-elle pas de questions toujours plus complexes! Avec quelle résolution sous-tendue de violence, elle se refuse à faire confiance aux chrétiens qui cherchent à trouver des solutions à des problèmes radicalement nouveaux! Avec quelle hauteur elle les traite lorsqu'ils n'acceptent pas de se laisser lier aux manières de penser et aux comportements de discipline du passé! Quel gaspillage dans le rejet de tant de bons serviteurs qui comptent souvent parmi les meilleurs!

Ce gaspillage conduit insensiblement et inéluctablement mon Église, malgré la présence en elle de quelques fortes et solides personnalités, à une médiocrité généralisée... Pour préparer l'avenir, les autorités actuellement en place ne savent plus que se tourner vers le passé qui les a formées, qui les a promues, dont elles sont issues et qui les gardent prisonnières. C'est ainsi que meurent toutes les Aristocraties!

Et par ailleurs, avec quelle facilité le peuple chrétien n'emboîte-t-il pas le pas à ceux qui le gouvernent, qui le rassurent en se rassurant eux-mêmes! Comme il fait de leur cécité et de leur optimisme, l'occasion de l'exercice de sa foi et de son espérance!

Sans nul doute, plus ou moins rapidement dans les temps qui viendront, les croyants qui resteront

chrétiens auront à vivre leur foi dans l'isolement. Dans cette situation de diaspora, puissent-ils à quelques-uns, se rencontrer en esprit et en vérité. Réunis au nom de Jésus, souffrant ensemble de voir dans quel état de pauvreté culturelle et spirituelle se trouve leur Église, sans désespérer, ils recevront de lui un avenir plus digne de l'Évangile.

Un nouveau regard sur l'avenir sera ainsi donné à ces êtres de foi et de fidélité pour qui Jésus est le vivant qui a montré à tout homme le chemin à découvrir pour s'accomplir dans son humanité. Et si, par malheur, mon Église, momifiée par un conservatisme matérialiste manquait à sa mission, les réactions seraient tellement fortes que jamais ne s'évanouira la percussion spirituelle provoquée par Jésus. Non! Jamais ne passeront la présence active, le souvenir actif de Jésus!

Je souhaite que le plus grand nombre possible d'hommes et de femmes, croyants ou non, qui se reconnaissent dans cet appel, se solidarisent avec lui. De façon que cet appel soit entendu comme venant d'un grand nombre de gens, soucieux de la vitalité et de l'authenticité de l'Église, pour la vie et le bonheur des hommes.

Publié dans le quotidien parisien Le Monde (vendredi, 21 avril 1989, page 8), ce texte reprend largement les pages 296 à 298 de Marcel Légaut, Méditation d'un chrétien du 20^e siècle, Paris, Aubier-Montaigne, 1983, 314 p. - Sur la pensée de Marcel Légaut (1900-1990), philosophe-mathématicien et paysan, voir Jean-Claude Breton, Foi en soi et confiance fondamentale. Dialogue entre Marcel Légaut et Erik H. Erikson [collection « Recherches, Nouvelle Série », 13], Montréal, Bellarmin & Paris, Cerf, 1987, 358 pages. Jean-Claude Breton est doyen de la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université de Montréal.



LE BLOGUE DU DOYEN

REGARDS SUR L'ACTUALITÉ INDIGNÉS... EN ÉGLISE!

Jean-Claude Breton, doyen

Faculté de théologie et de sciences des religions

30 novembre 2011



Durant l'opération « occupons Montréal » au square Victoria, une déclaration/invitation est passée quasi inaperçue. L'abbé Raymond Gravel, réputé pour ses prises de position « questionnantes », a invité l'Église catholique de Montréal à soutenir cette initiative des indignés. Diffusée pendant quelques heures, cette « nouvelle » a vite été noyée dans les mesures prises pour mettre fin à l'occupation.

On peut facilement comprendre d'où cette inspiration lui était venue, si on connaît un peu le discours que l'Église entretient depuis quelques décennies en faveur des pauvres. Option née et développée en Amérique latine, l'option préférentielle pour les pauvres est souvent évoquée dans les Églises d'Afrique, mais un peu partout ailleurs dans le monde. De fait, ce discours récent reprend des composantes de l'enseignement chrétien, avec référence à son enracinement dans la tradition juive où les pauvres avaient aussi un statut privilégié.

On sait, par ailleurs, comment les derniers papes, Jean-Paul II et Benoît XVI, ont essayé de réprimer cette option, en raison de sa proximité avec la théologie de la libération, à laquelle on trouvait

une parenté excessive avec la pensée marxiste. Derrière ce geste, on peut aussi lire la présence d'un désir vrai et réel d'aider les pauvres, mais aussi une hésitation flagrante à critiquer les systèmes qui engendrent la pauvreté. En Amérique latine, par exemple, les évêques qui avaient manifesté des sympathies pour la théologie de la libération ont presque tous été remplacés par des membres ou des sympathisants de l'*Opus Dei*.

Il n'est donc pas étonnant que l'invitation de l'abbé Gravel n'ait pas été relevée. On peut comprendre que, devant l'imprécision des objectifs du mouvement « occupons Montréal », les autorités aient eu des hésitations à poser des gestes publics. Je sais aussi que des prêtres, dans leur ministère, ont souligné à l'occasion le bien fondé de certaines questions soulevées par les indignés.

Tout n'est donc pas noir ou blanc dans ce dossier. Mais une question demeure, qui doit toujours habiter les croyants : comment l'évangile pouvait-il être le mieux servi dans les circonstances?



L'ASSISE CONTRE LE FANATISME RELIGIEUX

Henri Tincq

À l'initiative de Benoît XVI, 300 chefs religieux se sont réunis en Italie dans la ville de Saint-François. Pas de paix dans le monde sans paix entre les religions.

Décriées, détestées, accusées de toutes les déviations – intégrisme, communautarisme, sectarisme, fanatisme –, les grandes religions ripostent. À l'heure où les fondamentalismes chrétien, musulman, juif, hindou font peser des menaces insistantes sur l'équilibre des sociétés et la paix du monde, un rassemblement de 300 dignitaires religieux, venus d'une cinquantaine de pays, a eu lieu jeudi 27 octobre (2011) à Assise en Italie, la ville de Saint-François (1186-1226), apôtre de la non-violence et du dialogue interreligieux. Ils ont

échangé, médité, prié, chacun dans son rite, mais pas en commun pour éviter toute mauvaise interprétation et toute accusation de syncrétisme.

À l'origine de cette rencontre riche en couleurs et en gestes fraternels – rameaux d'oliviers, accolades de paix –, se trouve le pape Benoît XVI, pourtant réputé conservateur et intransigeant dans la défense de l'identité catholique. Il a voulu renouveler l'initiative de réunir les grandes religions prise, dans ce même lieu, il y a vingt-cinq ans jour pour jour, par son prédécesseur Jean-Paul II.

REUTERS/Luciano Mellace

Le 26 octobre 1986, l'image du pape polonais marchant dans les ruelles médiévales d'Assise, bras dessus, bras dessous, avec le dalaï-lama, le grand rabbin de Rome, des chefs musulmans, des bonzes shintoïstes avait fait le tour du monde. Cette « première » d'Assise avait été l'un des sommets de son pontificat, ouvrant la voie à de multiples initiatives semblables un peu partout dans les cinq continents.

Vingt-cinq ans après, à la basilique Sainte-Marie des Anges d'Assise, Benoît XVI a accueilli plus de cinquante représentants musulmans – contre onze seulement en 1986 –, dont certains venus d'Arabie saoudite et d'Iran, des rabbins, des vénérables hindous, bouddhistes, jains, sikhs, un zoroastrien, un bahai, des délégués du confucianisme et du taoïsme, ainsi que des religions traditionnelles d'Afrique et d'Amérique. Les grandes confessions chrétiennes – orthodoxes, luthériens, réformés, baptistes, anglicans – furent aussi largement représentées. Nouveauté introduite par le pape : l'invitation de personnalités non-croyantes, comme l'intellectuelle française Julia Kristeva qui est intervenue devant la foule.

Tuer au nom de Dieu...

L'objectif n'était pas de « négocier » – Assise n'est pas l'ONU des religions –, mais de se reconnaître au-delà de ses différences, de témoigner au monde que les religions peuvent se rencontrer sur un pied d'égalité, qu'elles ne sont pas fatalement des facteurs d'extrémisme, de terrorisme et de guerre – hier l'Irlande, la Bosnie, le Kosovo, la Tchétchénie, aujourd'hui l'Afghanistan, l'Irak, les tensions intercommunautaires dans des pays arabes en pleine révolution.

L'objectif était de crier ensemble que tuer au nom de Dieu est un double crime : on tue l'homme et on tue Dieu. Tuer un homme au nom de Dieu, c'est tuer l'humanité entière, dit le Coran trahi par ses propres disciples extrémistes. Le

« message d'Assise » est d'affirmer, d'une part, que c'est en cherchant la « vérité » des autres traditions religieuses que l'on approfondit la sienne; d'autre part que la paix dans le monde est impossible sans la paix entre les religions.

Benoît XVI avait quelque mérite personnel à renouveler cette expérience d'Assise dans une actualité toujours plus tragique, comme vient de le montrer [le nouveau massacre de chrétiens coptes](#) par des musulmans en Égypte. En 1986, alors préfet de la congrégation de la doctrine au Vatican, il avait boudé ostensiblement la première rencontre de ce genre avec Jean-Paul II, mettant en garde contre les risques de confusion, de relativisme – « toutes les religions se valent » –, contre les ambiguïtés d'une présence et d'une prière commune, dans les différentes églises d'Assise, d'hommes de traditions si éloignées du christianisme. C'est pourquoi il avait veillé cette année à ce que, contrairement à 1986, il n'y ait aucune prière visible, ni en commun, ni en parallèle, et décidé d'élargir cette rencontre aux non-croyants.

Son mérite est double : les catholiques traditionalistes, avec lesquels il négocie actuellement une réintégration difficile dans l'Église et pour lesquels le catholicisme est la seule véritable religion, sont farouchement hostiles à tout œcuménisme et dialogue interreligieux, acquis du [concile Vatican II](#) qu'ils rejettent avec la dernière énergie. En 1986, leur chef de file encore vivant, Mgr Lefebvre, avait qualifié de « carnaval » le spectaculaire rassemblement d'Assise avec Jean-Paul II. Cette année encore, la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X, qui les représente, a décrété « mille messes pour réparer » ce nouvel affront à la foi catholique, ce dialogue avec les « hérétiques », sous la bénédiction du pape, dans la ville de Saint-François!

Intégrisme et scepticisme

Depuis vingt-cinq ans, le dialogue entre les religions s'est multiplié, approfondi, élargi. Il a connu des avancées et des reculs. L'œcuménisme – mot qui désigne le rapprochement entre les différentes religions chrétiennes – progresse, même s'il a été ralenti par des crispations anticatholiques et anti-protestantes dans le bloc orthodoxe d'Europe de l'Est après la chute du communisme.

Le dialogue des Églises avec le monde juif résiste aux tensions qui éclatent parfois, à la suite des initiatives du pape – le projet de béatification de Pie XII – ou aux interprétations divergentes du conflit entre Israël et ses voisins palestiniens.

Le dialogue avec l'islam reste le plus difficile et chaotique,

faute d'interlocuteurs représentatifs et incontestables. Le grand absent de la rencontre convoquée par Benoît XVI fut le recteur de l'université Al-Azhar du Caire, autorité de l'islam sunnite, qui a refusé de se rendre à Assise pour protester contre la solidarité manifestée par le pape aux coptes et autres chrétiens d'Orient menacés par l'islamisme radical.

Le dialogue interreligieux se heurte aujourd'hui à ses deux principaux ennemis : l'intégrisme et le scepticisme, qui s'entre-tiennent mutuellement. Comment croire, en effet, à une paix des religions, anticipatrice d'une humanité réconciliée, devant le déferlement des sectarismes religieux qui n'épargnent, à des degrés divers, aucune d'entre elles? Comment demeurer aveugles au mouvement général de repli sur les identités politiques, culturelles, confessionnelles?

Un certain désenchantement menace. La question est posée de savoir si on n'a pas chargé d'espairs mythiques ou naïfs un dialogue entre des religions qui prêchent des vérités concurrentes et se présentent comme des refuges identitaires. Cette montée des intégrismes conforte toutes les résistances dogmatiques ou politiques. Elle donne des arguments à ceux qui estiment que le dialogue interreligieux n'a jamais été qu'une mode lancée par des chrétiens occidentaux en mal d'exotisme confessionnel. Ou qu'il n'a jamais touché que des théologiens ou des universitaires tolérants, dans un contexte plutôt élitiste. L'air du temps n'est-il pas plutôt dans la recherche de réponses toutes faites, d'ordre, de certitudes?



D

SECTION 2

O

DES THÉOLOGIENS ET
DES APOLOGÈTES.VOILÀ CE QUE DOIVENT ÊTRE
LES NOUVEAUX ÉVÊQUES

S

Au cours de ces cinq derniers mois, il y a eu douze nominations correspondant à ce modèle. Les voici, une par une: Milan, Philadelphie, Manille, Fribourg... Le cardinal qui sélectionne les candidats explique quelles sont les raisons qui président à ses choix.

S

Sandro Magister

www.chiesa.expressonline.it

I



E

ROME, le 1^{er} décembre 2011 – Ayant franchi le cap de sa première année en tant que préfet de la congrégation pour les évêques, le cardinal Marc Ouellet (photo) en a fait le bilan lors d'une interview accordée à Gianni Cardinale pour "Avvenire", le quotidien qui appartient à la conférence des évêques d'Italie.

R

S

Au cours de cette interview, il a notamment révélé qu'il arrivait fréquemment, "plus que ce à quoi je pouvais m'attendre", que le candidat choisi pour être nommé évêque n'accepte pas cette nomination.

Il a indiqué que de tels refus avaient pour motif la difficulté croissante à assumer ce rôle, dans une société où les évêques sont soumis à des attaques publiques « notamment en conséquence des scandales et des critiques portant sur les abus sexuels ».

En ce qui concerne les ambitions en matière de carrière, le cardinal a lancé un avertissement : si un prêtre ou un évêque aspire à être promu à un diocèse important et s'il manœuvre dans ce but, « il est bon qu'il reste là où il est ».

Et il a conclu l'interview en traçant le profil de l'évêque dont l'Église a le plus besoin aujourd'hui : c'est un évêque qui est à la fois un théologien et un apologiste, défenseur public de la foi :

« Aujourd'hui, tout particulièrement dans le contexte de nos sociétés sécularisées, nous avons besoin d'évêques qui en soient les premiers évangélisateurs et qui ne soient pas de simples administrateurs de diocèses. C'est-à-dire des évêques qui soient capables de proclamer l'Évangile. Qui soient non seulement théologiquement fidèles au magistère et au pape mais également capables d'exposer la foi et, si nécessaire, de la défendre publiquement ».

Ce profil d'évêque théologien et « *defensor fidei* » correspond parfaitement à celui du cardinal Ouellet lui-même.

Canadien du Québec, âgé de 67 ans, Ouellet appartient à la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice et il a fait partie de l'équipe de rédaction de la revue internationale de théologie « *Communio* », fondée notamment par Joseph Ratzinger et Hans Urs von Balthasar, à l'école desquels il a été formé.

Pendant de nombreuses années, en tant que professeur de séminaire et éducateur, il a fait la navette entre le Canada et la Colombie. Puis il est parti s'installer à Rome, où il a été professeur de théologie systématique à l'Université Pontificale du Latran, à l'époque où celle-ci avait pour recteur le futur cardinal Angelo Scola, lui aussi membre de l'équipe de rédaction de « *Communio* ».

En 2001, il a été nommé secrétaire du conseil pontifical pour l'unité des chrétiens et, l'année suivante, archevêque de Québec et primat du Canada. Il est cardinal depuis 2003.

Chez lui, au Québec, le cardinal Ouellet a été le témoin direct de l'une des plus soudaines baisses du catholicisme au cours du siècle dernier. Cette région, dont l'empreinte catholique a été très forte jusqu'au milieu du XX^e siècle, est aujourd'hui l'une des plus sécularisées au monde.

En tant qu'archevêque, Ouellet s'est battu énergiquement pour redonner de la voix et du corps au christianisme dans sa terre natale. Et Benoît XVI l'a tellement apprécié qu'il l'a appelé à Rome, d'abord comme rapporteur au synode des évêques de 2008 puis, de manière stable, à partir de 2010, comme préfet de la congrégation pour les évêques.

Parmi les cardinaux de la curie romaine, Ouellet est certainement le plus intime du pape Joseph Ratzinger, qu'il rencontre régulièrement une fois par semaine. Et c'est peut-être le seul auquel le pape se confie sans réserves.

C'est un fait que, depuis que Ouellet préside la congrégation vaticane qui choisit et propose au pape les nouveaux évêques, la préférence accordée aux théologiens et aux défenseurs de la foi est de plus en plus évidente.

Rien qu'au cours de ces cinq derniers mois, on peut compter au moins douze nominations présentant ces caractéristiques.

La première, qui a eu lieu le 28 juin, est celle du cardinal **Angelo Scola** comme archevêque de Milan.

En tant que théologien, son maître a été principalement Von Balthasar; mais Ratzinger a également eu une influence significative sur sa formation. Pendant le temps où Scola en a été le recteur, c'est-à-dire entre 1995 et 2002, l'Université Pontificale du Latran a connu une renaissance. Et à Venise, dont il a été le patriarche pendant neuf ans, il a fondé, sous le nom de saint Marc, un « *Studium generale* » couvrant tous les degrés du savoir, depuis l'enfance jusqu'à l'université, avec des cours dans diverses disciplines et avec la théologie qui les embrasse toutes.

Son talent a été et est de se faire entendre, plus que dans les salles de cours, sur la place publique. Après Carlo Maria Martini, Scola est le cardinal auquel les médias laïcs prêtent le plus d'attention. Avec cette différence, par rapport à son prédécesseur, que ce qu'il dit et écrit est en pleine harmonie avec le magistère de Benoît XVI.

La deuxième nomination de cette série, qui a eu lieu le 19 juillet, est celle de **Charles J. Chaput** comme archevêque de Philadelphie.

Chaput n'a jamais été théologien au sens strict du terme. Mais c'est certainement un grand apologiste, capable de prêcher l'Évangile sur les toits, sans timidité et sans rien retrancher, dans une société comme celle des États-Unis où la compétition est particulièrement rude, y compris dans et contre le domaine religieux.

Et c'est ce profil de défenseur « positif » de la foi et de l'Église qui a fait pencher la balance en sa faveur, lors de la procédure qui a abouti à sa nomination au siège de Philadelphie. Le candidat numéro un sur la liste de trois noms présentée aux autorités vaticanes par le nonce apostolique aux États-Unis était l'actuel évêque de Louisville, Joseph E. Kurtz. Chaput venait en seconde position. Mais lorsque, après l'examen des candidats par la congrégation, Ouellet est monté chez Benoît XVI pour être reçu en audience, Chaput était passé en tête de liste et il a été rapidement nommé par le pape.

La troisième nomination, qui a eu lieu le 27 juillet, est celle d'**Ivo Muser** comme évêque de Bolzano et Bressanone, le diocèse du Sud-Tyrol où ont vécu la grand-mère et l'arrière-grand-mère maternelles du pape Ratzinger.

Le nouvel évêque a étudié la théologie à Innsbruck et à l'Université Pontificale Grégorienne de Rome. Il a enseigné au Studio Accademico Teologico de Bressanone. Il a également été, pendant quelques années, le secrétaire de l'évêque qui l'a précédé dans ce diocèse, Wilhelm Egger, lui-même théologien et bibliste de renom.

La quatrième nomination, qui a eu lieu le 26 septembre, est celle de **Stanislaw Budzik** comme archevêque de Lublin.

Budzik, qui est depuis 2007 le secrétaire général de la conférence des évêques de Pologne, a lui aussi étudié la théologie à Innsbruck et il a obtenu le titre de professeur à l'Académie Pontificale de Théologie de Cracovie.

Cinquième nomination, qui a eu lieu le 10 octobre : celle de **Nuno Brás da Silva Martins** comme évêque auxiliaire de Lisbonne.

Le nouvel évêque a obtenu un doctorat en théologie à l'Université Pontificale Grégorienne et il a enseigné la théologie fondamentale à l'Université Catholique Portugaise ainsi qu'à la Grégorienne, à Rome, ville où il a également été recteur du Collège Pontifical Portugais.

Sixième nomination, qui a eu lieu le 13 octobre : celle de **Luis Antonio Tagle** comme archevêque de Manille.

Tagle a obtenu un doctorat en théologie aux États-Unis, à la *Catholic University of America*, avec une thèse consacrée à la collégialité épiscopale, sous la direction du professeur Joseph Komonchak. Il a collaboré avec ce dernier à la rédaction de l'histoire du concile Vatican II la plus lue au monde, œuvre de « l'école de Bologne » fondée par le père Giuseppe Dossetti : c'est une histoire à thèse, qui voit en Vatican II un virage marquant une rupture et un nouveau début par rapport à la vie précédente de l'Église.

Dans cette histoire, Tagle a écrit, entre autres, le chapitre qui traite de ce que l'on a appelé la "semaine noire" de novembre 1964 : « noire » pour les progressistes, hostiles surtout à la « *Nota explicativa prævia* » que Paul VI plaça, en cette circonstance, avant la constitution dogmatique « *Lumen gentium* » afin d'en dissiper les équivoques.

Lorsque le volume qui contient cet essai a été publié, en 1999, Tagle était depuis deux ans membre de la commission théologique internationale qui apporte son aide à la congrégation vaticane pour la doctrine de la foi, cette dernière étant alors présidée par Ratzinger.

En 2001 Tagle est devenu évêque d'Imus, où il s'est distingué par sa proximité envers les pauvres et par son mode de vie simple et charitable.

Au sein de la conférence des évêques des Philippines, il est président de la commission pour la doctrine de la foi.

Comme www.chiesa l'a révélé dans un article publié le 14 novembre dernier, la collaboration de Tagle à « l'école de Bologne » a été totalement passée sous silence dans la biographie remise aux cardinaux et évêques de la congrégation vaticane chargée de l'évaluer en tant que candidat à l'archevêché de Manille. Cela au grand regret de certains d'entre eux, qui n'ont été informés de ce point qu'après que la nomination eut été effectuée.

L'archevêché de Manille est un siège cardinalice. Et certains ont même déjà inscrit Tagle sur la liste des « *papabili* ».

Septième nomination de la série : celle de **Charles Morerod** comme évêque de Lausanne, Genève et Fribourg, qui a eu lieu le 3 novembre.

Morerod est dominicain et il a 50 ans. C'est un théologien de réputation mondiale. Il a commencé ses études à l'Université de Fribourg, celle-là même où la revue « *Communio* » a vu le jour. Il y a ensuite enseigné, avant de devenir professeur, à Rome, à l'Université Pontificale Saint Thomas d'Aquin, que l'on appelle l'*Angelicum* pour faire court. Il a dirigé la revue théologique « *Nova et Vetera* » et, en 2009, il a été nommé secrétaire général de la commission théologique internationale, consultant de la congrégation pour la doctrine de la foi et enfin recteur de l'*Angelicum*.

Parmi ses nombreuses publications, on remarquera « Tradition et unité des chrétiens. Le dogme comme condition de possibilité de l'œcuménisme », Parole et Silence, Paris, 2005. Dans cet ouvrage Morerod critique l'œcuménisme libéral de théologiens tels que Rahner, Fries, Tillard, en insistant sur le caractère indispensable d'une solide

doctrine catholique, à la fois théologique et philosophique.

En ce qui concerne les relations entre les religions, il a soumis à une dure critique les thèses relativistes du catholique Paul Knitter et de l'anglican John Hick.

Morerod est l'un des trois théologiens qui représentent Rome dans les discussions actuellement en cours entre l'Église de Rome et les traditionalistes schismatiques lefebvristes de la Fraternité Saint Pie X.

Huitième nomination, qui a eu lieu le 14 novembre : celle de **Francesco Cavina** comme évêque de Carpi.

Docteur en droit canonique, Cavina était depuis 1996 official de la section pour les rapports avec les états de la secrétairerie d'état. Dans le même temps, il enseignait la théologie sacramentaire à l'Université Pontificale de la Sainte Croix.

Neuvième nomination, qui a eu lieu le 21 novembre : celle de **Filippo Santoro** comme archevêque de Tarente.

Quand il était jeune prêtre, Cavina a fait ses débuts comme directeur de l'Institut Supérieur de Théologie de Bari. Par la suite, il est parti en mission au Brésil, en qualité de responsable de Communion et Libération pour ce pays et pour tout le continent latino-américain. En 1992 il a participé en tant que théologien à la IV^e conférence de l'épiscopat latino-américain à Saint-Domingue.

Ordonné évêque en 1996, il a été tout d'abord évêque auxiliaire du cardinal Eugenio de Araújo Sales à Rio de Janeiro et ensuite, à partir de 2004, évêque du diocèse de Petrópolis et grand chancelier de l'Université Catholique de cette ville.

Au sein de la conférence des évêques du Brésil, il a été membre de la commission pour la doctrine de la foi.

Dixième nomination, qui a eu lieu le 24 novembre : celle de **Franco Giulio Brambilla** comme évêque de Novare.

Brambilla est depuis 2007 évêque auxiliaire du diocèse de Milan et vicaire pour la culture. C'est l'un des théologiens italiens les plus réputés.

Il a été professeur de christologie et d'anthropologie théologique à la Faculté de Théologie d'Italie Septentrionale, dont il est devenu président en 2007. Il a été le théologien de référence de la conférence des évêques d'Italie lors du grand colloque ecclésial organisé à Vérone en 2006, auquel Benoît XVI a participé. Et il a été considéré comme l'un des successeurs possibles de l'actuel archevêque de Florence, Giuseppe Betori, pour le poste de secrétaire de la conférence des évêques d'Italie.

Il a étudié l'œuvre du théologien néerlandais Edward Schillebeeckx, dont il a écrit une biographie, et il a figuré, en 1989, parmi les signataires italiens d'un document revendiquant la liberté de recherche qui a été signé par les théologiens progressistes européens les plus connus.

À cette occasion, un autre théologien, qui était son collègue à cette même faculté milanaise, Dionigi Tettamanzi, avait formulé dans le journal « Avvenire » de dures critiques contre les théologiens rebelles. Ce qui lui a ouvert la porte d'une brillante carrière – qui a atteint son point culminant lorsqu'il est devenu cardinal archevêque de Milan – tandis que celle de Brambilla a été bloquée pendant longtemps en raison de cette signature.

Onzième nomination, qui a eu lieu le 26 novembre : celle de **Johannes Wilhelmus Maria Liesen** comme évêque de Breda, aux Pays-Bas.

Liesen est, depuis 2004, membre de la commission théologique internationale. Il a été professeur de théologie biblique aux séminaires de Roermond, Haarlem-Amsterdam et 's-Hertogenbosch.

Le même jour, 26 novembre, a également été marqué par l'annonce de la nomination – la douzième de cette série – de **Charles John Brown** comme archevêque titulaire d'Aquilée.

Toutefois le nouvel archevêque ne se rendra pas à Aquilée qui, en tant que diocèse, ne subsiste plus que comme souvenir historique. Sa véritable destination est l'Irlande, où il sera nonce apostolique. Brown n'a jamais fait partie du corps diplomatique du Vatican et c'est un Américain de New-York. Mais c'est bien lui que Benoît XVI a voulu comme ambassadeur dans un pays secoué par les scandales comme l'Irlande, qui compte actuellement sept diocèses vacants et qui est en attente d'une redéfinition et d'un nouveau départ avec des hommes nouveaux.

Et, une fois encore, le choix de Brown a été déterminé par ses références en tant que « *defensor fidei* » et de « *defensor ecclesiae* ». Le pape Ratzinger le connaît bien depuis 1994, date à laquelle Brown est devenu official de la congrégation pour la doctrine de la foi, à quoi il ajoute, depuis deux ans, la fonction de secrétaire-adjoint de la commission théologique internationale.

L'interview accordée par le cardinal Ouellet à « Avvenire » et publiée le 18 novembre 2011, avec un bilan de sa première année en tant que préfet de la congrégation pour les évêques :

[Missione del vescovo: donarsi alla Chiesa](#)

Traduction française par [Charles de Pechpeyrou](#). 1.12.2011



LETTRE DU FAN DE MONTRÉAL À L'ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL



Forum André-Naud de Montréal
380, rue du Bon-Air
Laval (Québec) H7B 1B5

Laval, le 21 novembre 2011

Monsieur le Cardinal Jean-Claude Turcotte
Archevêque de Montréal
2000, rue Sherbrooke Ouest
Montréal (Québec) H3H 1G4

Monsieur,

Suite à une prise de conscience inquiétante faite collectivement lors de l'assemblée générale d'octobre 2010 du Réseau des Forums André-Naud concernant la situation de l'épiscopat québécois, les membres du Forum André-Naud de Montréal ont, par la suite, longuement réfléchi sur le nombre d'évêques qui, en quelques années seulement, devront quitter leur poste à cause de l'âge de la retraite et ils ont questionné les règles de consultation en vigueur pour nommer le successeur de chacun. Vous faites partie, monsieur, de ces *nombreux* évêques qui se retireront pour une retraite méritée, et nous pensons que la nomination de votre successeur devrait être le résultat d'une véritable consultation.

Dans les premières communautés chrétiennes, l'Esprit Saint ayant été donné à toutes et tous par

le baptême, tous et toutes participaient aux décisions. Au cours des siècles, cette pratique très proche des Actes des apôtres s'est perdue dans l'institution au profit d'un pouvoir très centralisé comme celui que nous connaissons aujourd'hui. Mais en 1962-1965, le concile Vatican II l'a remise en circulation et l'a promue. Et malheureusement ce fut l'oubli, le silence autour des règles de consultation. Le silence non seulement sur cette pratique mais aussi sur l'importance du Peuple de Dieu dans la vie de l'institution ecclésiale. Le passage d'une Église cléricale à une Église des baptisés réunis en communautés responsables a dérapé. Les baptisés demeurent sans influence dans cette institution dont ils sont membres autant que leur évêque.

Durant le printemps 2011, les membres du Forum André-Naud de Montréal ont décidé de sensibiliser discrètement les chrétiennes et chrétiens du diocèse de Montréal (francophones et anglophones) à cette situation étonnante : ils n'ont rien à dire, rien, sur la nomination de votre successeur. Ne serait-ce pas une AMÉLIORATION si un plus grand nombre de gens pouvaient participer au choix des noms soumis au pape? Près de 600 personnes ont répondu **oui** en appuyant par leur signature le texte que nous joignons à notre lettre. Vous devinez que ces gens ont un sentiment d'appartenance important à l'institution ecclésiale puisqu'ils ont été rencontrés un par un au cours de rencontres et d'activités pastorales.

Votre temps est compté, vos activités sont nombreuses, nous en sommes conscients. Toutefois nous sommes disponibles pour vous rencontrer et réfléchir avec vous sur ce sujet. Et nous vous informons qu'aussitôt le nom de votre successeur connu, nous entrerons en contact avec lui pour lui faire part de ce geste de 600 chrétiens et chrétiennes de Montréal qui désirent un changement dans les règles de nomination d'un évêque.

Nous vous remercions de l'attention que vous porterez à notre lettre et insistons pour vous dire notre désir de construire avec vous une Église plus communautaire, plus à l'écoute de la population, plus transparente.

Au nom des membres du Forum André-Naud de Montréal,

André Gadbois



LE PIÈGE TENDU À NOS ÉVÊQUES

Gilles Lagacé

FAN Gatineau

À 67 ans, j'ai déjà vu suffisamment de nouveaux évêques arriver pleins d'ardeur dans leur nouveau diocèse pour prendre leur retraite, vingt ans plus tard, meurtris, le dos plein de cicatrices et rongés par l'incertitude d'avoir bien rempli leur mission. On cherchera les causes de ces drames du côté du monde de plus en plus imperméable à l'Évangile, de l'évolution trop rapide de la société québécoise, des défis trop considérables pour des ressources pastorales trop limitées. Mon expérience de 30 ans dans le monde de la gestion du personnel m'amène à considérer un autre facteur : les mauvaises conditions dans lesquelles nos évêques sont forcés d'exercer leur autorité.

L'exercice de l'autorité requiert toujours l'équilibre entre trois éléments : **la responsabilité, le pouvoir et l'imputabilité**. Les anglophones utilisent les mots *Responsibility, Authority & Accountability*.

Imaginons par exemple qu'un évêque désire améliorer la façon dont est proclamée et commentée la Parole de Dieu au cours des eucharisties. Cela

fait certainement parti de ses **responsabilités**. Imaginons qu'après consultation auprès de ses prêtres, de ses animateurs pastoraux et de diocésains concernés, il juge bon de constituer des groupes d'homélistes composés de prêtres et de laïcs, hommes et femmes, qui prépareront les homélies en équipe et les livreront chacun leur tour. Ses longues études, son expérience pastorale et sa capacité à discerner le *sensus fidei* l'habilitent à prendre une telle décision. Hélas, il suffit qu'un plus-que-catholique frustré s'en plaigne au nonce apostolique pour que notre évêque soit rappelé à l'ordre, les directives du Vatican interdisant formellement cette pratique. Nous ne sommes pas en présence d'un problème de théologie ni de pastorale mais d'un problème d'exercice de l'autorité. En réalité notre évêque a reçu la responsabilité de voir à la meilleure proclamation possible de l'Évangile sans recevoir le pouvoir ni l'imputabilité correspondants.

Son **pouvoir** est trop restrictif. Il ne peut exercer le discernement que sa formation et son expérience devraient lui permettre d'exercer. Obéir à un règlement n'est pas un pouvoir. Le pouvoir est l'autorité d'appliquer l'esprit d'une loi à des situations spécifiques.

Quant à **l'imputabilité** de l'évêque, elle est pratiquement absente. Tant vers le haut que vers le bas. Vers le haut, l'imputabilité permet à un mandataire d'expliquer les raisons de ses décisions à ses supérieurs, et non d'être confronté au fait d'avoir ou non désobéi à un règlement qui empêche, en pratique, l'usage du discernement. L'évêque devrait pouvoir expliquer les raisons pastorales qui l'ont amené à former ses équipes d'homélistes. Même si le responsable de cette question au Vatican jugeait qu'il aurait pris une initiative différente, il doit respecter la décision de l'évêque tant que cette décision a été prise de bonne foi, de manière raisonnable et conformément aux grands préceptes de la foi. C'est ainsi que doit être revu l'exercice d'un pouvoir discrétionnaire.

Quant à l'imputabilité vers le bas, vers les membres des équipes homélitiques et vers les baptisés qui recevront ces homélies, elle impose à l'évêque le devoir d'évaluer avec eux le résultat de cette initiative. Ceci a le grand mérite de pouvoir modifier, corriger ou même mettre fin à une initiative en permettant à toute la communauté de se sentir partie prenante de cette initiative, même si la décision ultime revient à l'évêque seul. Ainsi l'action de l'Esprit dans la communauté devient perceptible.

Imaginez maintenant que notre nouvel évêque, après avoir exercé un long exercice de discernement pastoral décidait de confier la présidence d'une communauté chrétienne à un laïc, homme, femme, marié ou non (je ne parle pas ici de présider l'eucharistie mais uniquement la vie de la communauté) ou qu'il juge que l'appel d'une femme au diaconat mérite d'être étudié, ou qu'il trouve pastoralement justifié de prononce quelque forme de bénédiction à l'occasion du mariage de son neveu homosexuel, ou de donner publiquement la communion à un couple divorcé-remarié, ou de tenir une célébration collective du pardon, soulignant ainsi que les fautes les plus graves de notre société de consommation ont des dimension collectives...

En fait, nommez n'importe quelle *question qui fait question* dans l'Église et vous verrez que notre bon évêque va recevoir la responsabilité de la résoudre mais pratiquement aucun pouvoir pour le faire. Son imputabilité vers le haut, elle, sera infantilisée alors que son imputabilité vers le bas est inexistante.

Au début, devant le mode anachroniquement secret de nomination de nos nouveaux évêques, je m'apprêtais à contester la nomination de mon nouvel évêque uniquement s'il semblait ne pas vivre de l'esprit de Vatican II. Comme si je pouvais exiger une forme quelconque d'imputabilité vers le bas. En fait, c'est surtout parce que mon nouvel

évêque m'apparaît justement sage et plein de bonne volonté que je dois contester les conditions de sa nomination. Il est beaucoup trop généreux pour refuser l'impossible service qu'on lui demande. Mais si je me tais, moi que mes 30 ans de vie professionnelle ont préparé à reconnaître les pièges de la responsabilité sans pouvoir ni imputabilité, je deviens complice du piège qui lui est tendu.

C'est donc pourquoi, j'ai écrit au Nonce apostolique exprimant d'une part mon bonheur de voir un homme comme monseigneur Durocher se joindre au diocèse de Gatineau, dont les ressources pastorales sont si appauvries, mais m'objectant tout de même au processus qui a mené à sa nomination et aux conditions dans lesquelles on lui demande d'exercer son mandat pastoral.



LETTRE DU FAN DE MONTRÉAL À GILLES LAGACÉ



Forum André-Naud de Montréal
380, rue du Bon-Air
Laval (Québec) H7B 1B5

Laval, le 14 décembre 2011

Monsieur Gilles Lagacé,
Forum André-Naud de l'Outaouais

Bonjour Gilles,

Lors de leur réunion du 20 novembre dernier, les membres du Forum André-Naud de Montréal ont décidé à l'unanimité d'appuyer ta lettre intitulée *LE*

PIÈGE TENDU À NOS ÉVÊQUES et de la faire circuler dans leurs différents milieux. Cette lettre a le mérite d'être tellement claire et réaliste, faisant appel à un exemple proche de la vie ordinaire d'un diocèse et de ses communautés chrétiennes (groupes d'homélistes) pour illustrer l'impasse dans lequel les évêques sont tous coincés dès leur nomination.

Ta démarche intellectuelle qui « décrit les mauvaises conditions dans lesquelles nos évêques sont forcés d'exercer leur autorité » s'éloigne des raisons simplistes si souvent mises de l'avant pour expliquer les malaises d'un évêque exerçant cette *autorité* dans sa communauté diocésaine. Rapidement elle laisse apparaître avec évidence le piège dans lequel Rome les fait tous tomber malgré le grand cœur de chacun : « notre bon évêque va recevoir la responsabilité de la résoudre (la question qui fait question) mais pratiquement aucun pouvoir pour le faire. » UNE RESPONSABILITÉ SANS POUVOIR.

Ton expérience de 30 ans dans le monde de la gestion du personnel vient éclairer ton analyse : merveilleux! Nous appelons un tel moment : une incarnation, et nous croyons que notre institution ecclésiale aurait grand avantage à s'incarner plus souvent, à s'inspirer plus souvent des différentes sciences de notre société.

Nous avons particulièrement apprécié le dernier paragraphe de ta lettre qui résume bien ta démarche, nous te félicitons pour cette réflexion jetée sur papier, et te disons de nouveau notre total appui.

Pour le Forum André-Naud de Montréal,

André Gadbois



FAIRE ÉGLISE EN POST-CHRÉTIENTÉ

Jean Hassenforder

Groupe de recherche de Témoins
Août 2004

Premiers regards sur la post-chrétienté

Mais qu'est-ce que la chrétienté? Certainement, ce terme évoque une civilisation bien établie qui, après avoir prospéré pendant des siècles, est en train de s'éloigner et de disparaître. Nous sommes encore dans une période de transition. « Mais nous devons nous préparer pour le changement. De nouvelles expressions de l'Église et de la mission, de nouveaux modes de pensée sur l'éthique, la politique et l'évangélisation seront nécessaires » p. 3.

Stuart Murray définit la post-chrétienté en ces termes : « La post-chrétienté est la culture qui émerge au moment où la foi chrétienne perd sa logique au sein d'une société qui a été modelée par le récit chrétien et alors que les institutions qui ont été construites pour exprimer les convictions chrétiennes perdent leur influence » (p. 19). Mais pour arriver à cette définition, des préalables sont nécessaires :

- ❖ Le terme de post-chrétienté ne décrit pas d'une façon exhaustive la culture qui remplacera celle de la chrétienté. C'est un des nombreux mots commençant par « post » qui évoque une période de turbulences culturelles marquant une transition du connu à l'inconnu. « La chrétienté est mourante. Nous entrons dans une nouvelle culture qui se situe « après la chrétienté » et nous réalisons que nous avons besoin de temps pour prendre nos marques dans ce nouveau paysage » (p. 4).
- ❖ La post-chrétienté n'implique pas nécessairement un effacement de la foi chrétienne. Certes, en Grande-Bretagne, les églises sont en rapide

déclin. À terme, certaines sont menacées d'extinction. Une implosion n'est pas impossible. N'oublions pas l'exemple de l'Église en Afrique du Nord qui s'est effondrée au moment de la montée de l'Islam. Mais l'avenir dépend de nous. « Il dépend de la manière dont nous serons capables de ré-imaginer le christianisme dans un monde que nous ne contrôlerons plus. La chrétienté est mourante mais un christianisme nouveau et dynamique peut renaître de ses cendres » (p. 8).

- ❖ La post-chrétienté ne sera pas la même que la pré-chrétienté. Certes cette dernière nous apparaît comme un exemple dans la mesure où la foi chrétienne s'y répand, indépendamment des compromissions historiques qui se mettent ensuite en place. Mais la chrétienté, en se retirant, laisse des traces à la fois positives et négatives. « Comme héritiers de la chrétienté, nous devons décider quels sont les bagages qui nous alourdissent et que nous devons abandonner, et les précieuses ressources qui peuvent nous accompagner dans la poursuite du voyage » (p. 10).
- ❖ La post-chrétienté ne s'identifie pas à la sécularisation. Aujourd'hui on perçoit les limites de cette évolution à long terme. Les croyances religieuses sont loin de s'effacer et on enregistre de fortes aspirations spirituelles. Cependant, dans la post-chrétienté, ces inspirations s'investissent peu dans le christianisme « qui est associé à un dogmatisme oppressif et perçu comme inhibant ». La post-chrétienté n'est pas séculière mais elle n'est pas non plus chrétienne.
- ❖ La post-chrétienté n'est pas équivalente à la post-modernité. La chute de la chrétienté et la perte de confiance dans le récit chrétien ont conduit d'abord au discours moderne puis, en réaction à ce dernier, au relativisme du postmodernisme. Cependant, la chute de la chrétienté

apparaît comme un mouvement à long terme qui semble plus durable et plus profond.

- ❖ La post-chrétienté n'est pas une expérience partagée par tous les chrétiens. C'est l'expérience des chrétiens en Europe occidentale et dans d'autres sociétés ayant des racines dans la culture européenne. « Les différences historiques, sociopolitiques et culturelles ont produit des formes diverses de chrétienté dans différents pays et il en est résulté des variations dans l'allure de son déclin et la forme émergente de la post-chrétienté.

Mais la transition vers la post-chrétienté est l'expérience partagée de la plupart des chrétiens dans la culture occidentale ».

Il faut cependant réserver une place à part aux États-Unis. En effet, si l'apparition de la post-chrétienté est visible dans certains espaces de la société américaine, dans d'autres un genre de chrétienté continue à prospérer. On peut même se demander « si une forme renégociée de chrétienté ne peut pas gagner le cœur de la société américaine » (p. 17).

Mais on doit également élargir notre horizon géographique et historique. Dans le passé, au Moyen-Âge, il y a eu probablement davantage de chrétiens en Asie qu'en Europe. Ces chrétiens, confrontés aux religions de l'Orient, ont vécu dans un environnement qui excluait un paysage de chrétienté. Aujourd'hui, le christianisme se développe à une vitesse exponentielle en Afrique, en Asie et en Amérique latine dans des cultures qui peuvent être décrites en terme de pré-chrétienté ou de chrétienté encore présente. Il se peut que de nouvelles chrétientés s'établissent dans ces régions. Certainement, les « sociétés chrétiennes » émergentes auraient intérêt à tenir compte de l'expérience européenne pour éviter des expériences fâcheuses.

L'apparition et le développement de la chrétienté

Après ces premiers aperçus sur la post-chrétienté, Stuart Murray s'engage dans une rétrospective historique.

Et d'abord, comment la chrétienté est-elle apparue? Son histoire commence à Rome au quatrième siècle avec l'empereur Constantin qui fait du christianisme la religion privilégiée par le pouvoir impérial. À la fin du siècle, à la suite des édits de l'empereur Théodore I, le christianisme devient religion d'État. L'église devient une institution. Un appareil ecclésiastique s'installe. Dans les siècles qui suivent, le christianisme s'impose dans l'Europe de l'ouest et du nord, dans un mouvement complexe mais fortement porté par un pouvoir qui descend d'en haut. À partir du VIII^e siècle, dans le contexte des conquêtes menées par les Francs, la chrétienté s'uniformise dans un empire qui propage le christianisme avec des méthodes coercitives. Ainsi peu à peu, une culture totalitaire s'est imposée et on peut se demander dans quelle mesure la foi chrétienne était vécue en vérité dans l'enceinte de la chrétienté.

Stuart Murray s'applique à analyser les changements à travers lesquels le christianisme du Nouveau Testament et de la pré-chrétienté a été progressivement déformé. Il fait ainsi apparaître les grandes tendances à travers lesquelles les déformations se sont installées.

À cet égard, la théologie d'Augustin a été une étape importante. Quels que soient par ailleurs les talents et les apports de celui-ci, Augustin apparaît comme ayant été le théologien qui a fondé la chrétienté en développant des enseignements qui, sur un certain nombre de points majeurs, ont opéré une rupture avec l'esprit de l'Évangile et du Nouveau Testament.

Voici quelques-uns de ces points :

- ❖ L'introduction du principe d'une prédestination arbitraire qui assignait la majorité de l'humanité à une punition éternelle.
- ❖ L'enseignement que le péché originel a été hérité d'Adam à travers la luxure impliquée dans la procréation des enfants (ce qui nécessitait le baptême de ces derniers).
- ❖ L'expansion du baptême des enfants alors que dans les trois premiers siècles, le baptême des croyants adultes était la pratique courante. Les enfants issus des familles chrétiennes étaient généralement baptisés vers douze ans.
- ❖ La justification théologique de l'oppression et de la coercition vis-à-vis des opposants religieux.
- ❖ La doctrine de « l'indélébilité » du sacrement de l'ordre si bien que le clergé est devenu une caste permanente.
- ❖ La réactivation de la dîme.
- ❖ La mise en place d'un enseignement catéchétique sur la base des dix commandements.
- ❖ Le développement d'une théorie de la "guerre juste" remplaçant le pacifisme des premiers siècles.

Ces doctrines se sont appuyées sur des emprunts à l'Ancien Testament en contradiction avec les enseignements du Nouveau

Cependant, quelque ait été l'influence d'Augustin, le déplacement vers la chrétienté a été un mouvement bien plus vaste avec lequel certaines propositions augustiniennes se sont accordées. La chrétienté s'est caractérisée par l'instauration du christianisme comme une religion officielle transmise à la naissance par le baptême, imposée d'en-haut

par une pression sociale et politique accompagnée de moyens coercitifs, incarnée dans une caste cléricale contrôlant la vie religieuse. Stuart Murray note les oppositions qui ont été réduites au silence ou marginalisées. L'analyse de ces mouvements nous éclaire sur les enjeux et sur les alternatives potentielles.

La théologie de la chrétienté s'est manifestement éloignée de l'inspiration évangélique. L'Ancien Testament devient une référence majeure. L'empire christianisé regarde vers l'exemple d'Israël à l'époque de la royauté : « Les deux avaient des frontières à défendre, des armées à déployer, des institutions sociales à maintenir et un héritage culturel à transmettre. Les deux reconnaissaient le gouvernement ultime de Dieu, médiatisé à travers des leaders choisis et oints. Les rôles de roi et de prêtre pouvaient être traduits dans le partenariat Église-État installé au cœur de la chrétienté » (p. 120). « La distance croissante entre le style de vie de Jésus et celui de beaucoup d'ecclésiastiques rendait nécessaire une marginalisation de la vie et de l'enseignement de Jésus... » (p. 122). « Les souvenirs de Jésus mettant en cause les autorités, défendant les pauvres et critiquant l'injustice perturbaient les évêques devenus personnages officiels... » (p. 122). Dans le tournant du quatrième siècle, les théologiens affirment la divinité et l'humanité de Jésus, mais ils marginalisent sa vie. Le Credo de Nicée, par exemple, passe directement de la naissance à la mort de Jésus. Les miracles, les rencontres, les enseignements, le style de vie subversif de Jésus ne sont plus pris en compte. L'image de Jésus devient une version céleste de celle de l'empereur. « Désormais, l'Église est passée au centre alors que Jésus est déplacé vers la marge » (p. 124).

Vers la désintégration du système

Les réalités humaines sont complexes. Certainement la chrétienté a engendré une culture dont le

legs est considérable sur le plan artistique, littéraire et philosophique. Elle a suscité également des institutions qui ont été incorporées aujourd'hui dans la société séculière. L'histoire et la culture de l'Europe ne peuvent être comprises et appréciées aujourd'hui sans la prise en compte de cet héritage. « Les pièces de théâtre, les romans, les galeries d'art, les concerts classiques seraient inintelligibles sans la connaissance de cet arrière-plan ». Mais la chrétienté a été également un système religieux oppressif et totalitaire qui a engendré de sérieux méfaits.

Aussi bien, ce système a-t-il commencé à se désintégrer à partir du tournant du XVI^e siècle. Dans l'analyse de cette première étape, Stuart Murray s'attache à montrer le rôle et les limites de la Réforme. En effet, si elle fait éclater l'uniformité antérieure, la Réforme n'a pas suscité une sortie de la chrétienté. Dans les pays protestants, l'Église est généralement restée liée au pouvoir politique. La religion des autorités a continué à déterminer la relation de leurs sujets. Cependant, des mouvements chrétiens minoritaires se sont développés pour remettre en cause le système religieux dominant. Stuart Murray met ainsi en évidence l'originalité du courant anabaptiste. Les anabaptistes mettent l'enseignement de la pratique de Jésus au centre de leur vie. Être chrétien, c'est suivre Jésus. Le Nouveau Testament, souvent minoré par rapport à l'Ancien, redevient une source dynamique d'inspiration. Les anabaptistes rejettent l'imposition religieuse en associant conviction personnelle et baptême à l'âge adulte. Ils revendiquent la liberté religieuse pour tous. Dans une société qui se dit chrétienne, ils rejettent la guerre et la violence. Ils forment un mouvement missionnaire en créant des églises nouvelles. En butte aux persécutions, ils donnent l'exemple d'une Église qui rompt avec le modèle de la chrétienté.

Cependant, au cours des siècles suivants, la désintégration de ce modèle va progressivement se

réaliser. Les transformations économiques, sociales et culturelles brisent les cadres anciens et développent un processus qui met l'autonomie des individus au premier plan. Cette analyse rejoint celle des historiens et des sociologues français comme Jean Delumeau et Danièle Hervieu-Léger. Stuart Murray présente les différents vecteurs du changement, structurels mais aussi conjoncturels, sociétaux mais aussi liés à l'histoire des idées. Et finalement, la question de l'héritage peut être posé.

Quel héritage?

« La chrétienté comme arrangement politique, la culture sacrée peuvent être défuntes. Mais des vestiges de chrétienté survivent dans notre société. Certains sont inoffensifs. D'autres sont inappropriés pour une église marginale dans une culture plurielle, mais ils sont souvent défendus sous d'autres bases que celles à travers lesquelles ils ont vu le jour. C'est le cas par exemple du baptême des enfants. Quelques vestiges peuvent être tout à fait sains, en témoignant d'une maturation de l'église plutôt que d'une déviation par rapport à des formes plus précises et plus saines. D'autres peuvent mettre en danger notre témoignage et nuire à notre capacité de nous engager intelligemment dans la mission relative au nouveau contexte » (p. 188). Stuart Murray appelle en conséquence à un discernement. Et pour cela, il nous faut d'abord identifier les vestiges. L'auteur procède à cette identification dans le contexte britannique. Dans un pays où il n'y a pas eu comme en France une séparation entre l'Église et l'État, l'héritage institutionnel reste copieux. Mais il y a aussi des traits qui témoignent de réalités répandues dans toute l'Europe, par exemple des formes de leadership et de communication encore ancrées dans une mentalité modelée par une structure hiérarchique. Apprenons donc à identifier les attitudes et les représentations qui, encore aujourd'hui, relèvent de l'état d'esprit de la chrétienté. Citons-en quelques unes

extraites de la longue liste que nous propose Stuart Murray (pp. 200-203) :

- ❖ Une disposition favorable à la respectabilité, la mission de haut en bas et un gouvernement d'église hiérarchique.
- ❖ Une présentation de l'histoire de l'Église marginalisant les laïcs, les mouvements dissidents, les femmes et les pauvres.
- ❖ Une disposition de « majorité morale » sur les questions éthiques, affirmant le droit des églises d'enseigner aux gens les principes de leur conduite au-delà même de la communauté chrétienne.
- ❖ Une approche punitive plutôt qu'orientée vers la restauration dans les questions de justice et le soutien de la peine capitale comme biblique.
- ❖ Prétendre que les chrétiens gouverneraient les nations mieux que les autres, plus justement et plus efficacement.
- ❖ L'utilisation du langage de la « guerre spirituelle » sans réfléchir aux enjeux de la violence et sans tenir compte de ses effets sur les usagers et les observateurs.
- ❖ La solennité, le formalisme et même la morbidité dans le pain rompu et le vin partagé à la Cène en contraste avec l'informalité joyeuse et domestique des églises primitives.
- ❖ En dépit de décennies de déclin, une théologie et un langage triomphaliste (en particulier dans les cantiques).
- ❖ L'attente d'un réveil imminent qui restaurerait l'influence des églises dans la société.

Ces attitudes et ces représentations sont souvent instinctives, mais leur mise en cause peut susciter des oppositions passionnelles qui indiquent l'influence persistante des modèles de la chrétienté. Par ailleurs, si elles sont inégalement répandues, elles se retrouvent, sous des formes diverses, dans toute la gamme des églises.

Comment gérer l'héritage de la chrétienté? Stuart Murray décrit les différentes approches en cours aujourd'hui. Certains refusent de constater le déclin. D'autres défendent les vertus de la chrétienté. D'autres encore adoptent une attitude pragmatique mais ne vont pas au fond de la réflexion. Certains pensent que ces problèmes concernent seulement les dénominations anciennes sans se rendre compte que leurs attitudes, leurs attentes, leurs cantiques et leurs prédications expriment un état d'esprit de chrétienté. De fait, la connaissance de l'histoire et une réflexion théologique sont nécessaires si on veut prendre du recul pour opérer les bons discernements. Il faut éviter de rejeter en bloc le passé car, à côté des pires abus, on peut voir aussi des expressions de beauté, de compassion et de spiritualité. Bref, il y a « un devoir d'inventaire » pour reprendre une expression employée dans la politique française actuelle. Il y a des questions à démêler et une déconstruction à opérer en vue de mettre en œuvre de nouveaux chantiers.

Un horizon nouveau : Mission, Église, Ressources

À partir de cet examen, Stuart Murray propose trois grandes perspectives pour la vie chrétienne dans le temps de la post-chrétienté. Comment développer la mission? Comment concevoir l'Église? Quelles ressources développer?

L'auteur est engagé depuis longtemps dans une réflexion et une action pratique concernant la mission et l'Église. Ainsi avons-nous déjà analysé un de ses livres précédents : « *Church planting*.

Laying foundations » (2). De fait, au cours des 20 dernières années, Stuart Murray a participé à la création de nombreuses églises. C'est dire combien sa réflexion s'appuie sur une expérience. L'auteur allie cette pratique à une réflexion sociologique et théologique. On retrouve cette même approche dans les deux chapitres concernant la mission et l'Église. Aussi renvoyons-nous le lecteur aux textes précédents pour mettre l'accent sur le chapitre concernant les ressources qui intervient en forme de conclusion de cet ouvrage.

Les ressources vont nous permettre de répondre à quelques questions majeures : comment allons-nous lire la Bible en post-chrétienté? Quel langage utiliserons-nous ou éviterons-nous? Quel impact la post-chrétienté aura-t-elle sur notre théologie et tout particulièrement sur notre compréhension de Jésus?

Tout au long de son livre, Stuart Murray a montré comment le contexte de la chrétienté avait influencé l'interprétation de la Bible. On s'est servi de la Bible pour légitimer certaines pratiques. La post-chrétienté nous invite à mettre en question les pré-supposés issus de la chrétienté et à revoir certaines interprétations bien installées. Déjà dans le passé, des dissidents avaient du faire appel à la liberté de l'Esprit pour contester certaines représentations. Dans cette recherche, sachons croiser les points de vue en considérant les différentes approches. Au quatrième et au cinquième siècle, en cherchant les moyens pour légitimer un empire chrétien, les théologiens se sont appuyés sur les textes concernant la royauté juive. Mais, dans l'Ancien Testament, il y a bien d'autres paradigmes qui peuvent retenir notre attention. Par exemple, la littérature de l'exil est une source d'inspiration pour un peuple chrétien cherchant sa voie.

Bien sur, le contexte de la chrétienté a également influencé la théologie. Stuart Murray nous invite à réfléchir à ce sujet.

- ❖ Dans quelle mesure les credos du quatrième et cinquième siècle ont-ils été biaisés par l'influence de la philosophie grecque?
- ❖ Quelle influence la chrétienté a-t-elle exercé sur une certaine théorie de l'expiation (telle que la substitution pénale ou la rançon)? Devrions-nous revisiter notre doctrine du salut dans un contexte où aujourd'hui l'interrogation sur le non sens l'emporte sur la culpabilité?
- ❖ Quel impact l'état d'esprit punitif et coercitif de la chrétienté a-t-il eu sur notre pensée concernant la justice, la rétribution, la peine capitale et l'enfer?

On peut aussi se demander si « la théologie, séparée de la marche à la suite de Jésus, de l'adoration et de la mission n'est pas une distorsion introduite par la chrétienté? » (p. 302). Le terme « théologie » était rare avant 325. Selon Kenneth Leech, la théologie de la chrétienté a été cérébrale, élitiste, individualiste, déconnectée de la prière et de la recherche de la sainteté. La théologie de la post-chrétienté devrait être enracinée dans la vie communautaire, en phase avec le contexte, soucieuse des applications. Elle ne devrait pas être réservée à un milieu académique et descendre d'en-haut mais être une pratique concernant tous les croyants.

Stuart Murray évoque également le problème du langage. Il y a beaucoup à dire sur la réception actuelle de certains termes connotés par les représentations de la chrétienté. Ce réexamen concerne un champ très vaste.

Stuart Murray s'interroge également sur la représentation des églises par des gens encore en réaction vis-à-vis de l'héritage de la chrétienté. Comment les églises peuvent-elles se départir de tout ce qui compromet la communication du message

évangélique ? Comment peuvent-elles éviter d'apparaître comme des cercles fermés, mais au contraire accueillir les personnes en recherche? Les communautés ouvertes où les gens peuvent exprimer leurs questions ont d'autant plus besoin d'une inspiration forte, d'un noyau de croyances et de valeurs fondamentales entraînant une expression claire et attrayante. N'est-ce pas la personne de Jésus qui peut aussi nourrir le cœur des églises? « Au quatrième siècle, l'Église s'est déplacée des marges vers le centre. Mais dans ce même mouvement, Jésus est passé du centre aux marges. La chrétienté, le christianisme sans Jésus au cœur est devenue conventionnelle et oppressive. L'Église marginale du XXI^e siècle a une possibilité de remettre Jésus au centre et de devenir créative et libératrice » (p. 311). C'est un appel à redécouvrir le message divin à travers l'incarnation. « Ainsi, la mort et la résurrection de Jésus ne peuvent être détachés de sa vie. Ne pas demander seulement : pourquoi Jésus est-il mort, mais aussi : pourquoi l'ont-ils tué? ». « Dans la post-chrétienté, notre plus grande ressource c'est Jésus... Dans une société écoeurée par le christianisme institutionnel, Jésus éveille encore l'intérêt et le respect. Notre priorité doit être de redécouvrir comment dire l'histoire de Jésus et présenter sa vie, son enseignement, sa mort et sa résurrection en reconnaissant que des essais passés ont souvent manqué le but... Parmi beaucoup d'autres choses, nous devons présenter Jésus comme l'ami des pécheurs, la bonne nouvelle pour les pauvres, le défenseur des faibles, le réconciliateur, le pionnier d'un âge nouveau, le combattant de la liberté, le briseur de chaînes, le libérateur et le pacificateur, celui qui démasque les systèmes d'oppression et apporte l'espoir... Mais pour cela, nous avons besoin d'une rencontre renouvelée, rafraîchie (« *fresh* ») avec Jésus... » (pp. 316-317).

En conclusion... Des chemins à explorer**Convergences**

Les sociétés européennes se dirigent aujourd'hui vers une situation de post-chrétienté. La forme et la rapidité de cette évolution varient selon le contexte national. La France est tout particulièrement concernée. Très tôt, la Révolution Française a été un affrontement majeur avec les composantes de la chrétienté.

Aujourd'hui, des ouvrages nous parlent de la « sortie de la religion ». Plus précisément, le dernier livre de Danièle Hervieu-Léger traite du catholicisme en terme de « fin d'un monde » (3). Ses références et ses valeurs, ses représentations et son personnel sont sortis, ou en train de sortir, du champ social. Le catholicisme sous-tendait la société et la culture. En terme « d'exculturation », D. Hervieu-Léger « met l'accent sur un processus par lequel, au-delà du rétrécissement avéré de l'influence de l'Église dans la société, le « tissage catholique » de la culture profane elle-même est en train de se dénouer » (p. 97).

Le livre de Stuart Murray nous permet de réfléchir à cette évolution dans un temps long où l'histoire religieuse dans son contexte social et culturel est elle-même un principe d'interprétation. Lorsque Jacques Ellul écrit son livre sur la « subversion du christianisme » (4), il montre également comment les déviations et les abus ont porté atteinte à la vitalité et à l'authenticité de celui-ci. À la lecture historique et sociologique, il faut allier la lecture théologique. À cet égard, le livre de Hans Küng : « Le christianisme. Ce qu'il est et ce qu'il est devenu dans l'histoire » (5), nous paraît exemplaire. Hans Küng part de l'existence de Jésus et de la vie de l'Église primitive pour distinguer les caractéristiques spécifiques du message. Et à partir de là, il montre comment des déviations sont intervenues au cours du temps. « La mesure de tout christianisme en tout temps demeure l'Évangile. Aucune

tradition, aucune église chrétienne ne saurait échapper à un jugement à partir de ce critère. Ce n'est pas le passé qui m'intéresse ici mais comprendre pourquoi et comment le christianisme est devenu ce qu'il est aujourd'hui - en considérant ce qu'il pourrait être ».

Le projet de Stuart Murray dans son livre sur la chrétienté nous paraît s'inscrire dans une perspective voisine de celle de Hans Küng. Mais il se focalise davantage sur le thème de la chrétienté. D'inspiration anabaptiste (6), Stuart Murray a été amené à collaborer avec des chrétiens de différentes dénominations, tout au long de son travail de terrain en vue de la création de nouvelles églises. Son livre témoigne aussi de plusieurs compétences : une approche historique et sociologique, un regard critique nourri, entre autres, par la vision anabaptiste, un jugement nuancé fruit de ses contacts inter-dénominationnels, une perception des réalités concrètes en rapport avec son travail de terrain.

Ce livre, en phase avec d'autres apports comme ceux de Hans Küng et de Jacques Ellul, nous paraît un outil de travail privilégié pour comprendre les problèmes auxquels les chrétiens sont confrontés aujourd'hui.

De même, en associant les approches sociologiques et théologiques, Stuart Murray s'inscrit parmi les auteurs britanniques comme Michael Maynagh (7) et Pete Ward (8) qui entretiennent et soutiennent le processus de l'Église émergente (9).

Confrontés à des problèmes communs, les chrétiens de différents pays et de différentes dénominations se limitent dans leur réflexion et leur pratique lorsqu'ils se bornent à utiliser les ressources de leur pays et de leur église. Enfermés dans ces limites, ils sont dépendants des conditionnements ecclésiaux et appauvris dans leur imagination. Lorsqu'on croise les réflexions, lorsqu'on ouvre une perspective internationale et interdénominatoire, un horizon nouveau apparaît.

Questions de prospective

Ce livre peut nous aider à entrer dans une réflexion prospective. Quels sont les scénarios pouvant représenter le futur des églises en France? Entre autres, nous en suggérons quatre qui pourraient être intitulés : l'implosion, la restauration, la transformation, la mutation.

- ❖ L'implosion correspond à la menace d'un affaïssement des églises. Des indicateurs comme l'exode des participants aux célébrations ou le déclin du nombre de leurs permanents sont évidemment alarmants. Certaines églises en Grande-Bretagne sont menacées à terme de disparaître de la scène sociale. Comme le note Stuart Murray, il y a d'ailleurs des précédents : le sort funeste de l'Église en Afrique du Nord au moment où apparaît la vague de l'Islam.
- ❖ La restauration est peu probable. Elle est pourtant attendue ou rêvée par différents milieux conservateurs dans une référence nostalgique aux grands moments de la chrétienté. Les références pontificales ne privilégient-elles pas le Moyen Âge? Ce courant risque d'enfermer et de sectariser l'Église dans un retour en arrière.
- ❖ Le scénario de la transformation est par contre mobilisateur et porteur d'espérance. Il appelle des changements profonds dans la vie et la structure des églises. Mais on peut lui adjoindre un autre scénario impliquant un processus plus radical.
- ❖ Ce serait le scénario de la mutation. Ainsi l'apparition de l'Église émergente rompt avec les fonctionnements traditionnels. À un moment, Stuart Murray montre comment la distinction entre clergé et laïc est un héritage de la chrétienté. Il ne suffit donc pas de maintenir le recrutement d'un clergé en transformant son genre de vie. En France, l'attachement à la fi-

gure traditionnelle du prêtre, en porte-à-faux avec le changement culturel et qui se traduit en aveuglement, hâte la chute des effectifs du clergé (10). Dans quelle mesure cette crise, qui porte une menace d'implosion, peut-elle à long terme se retourner d'une façon bénéfique en ouvrant la porte à des changements radicaux dans la vie de l'église catholique? Comptons par ailleurs sur une entrée croissante des églises évangéliques et protestantes dans l'innovation. Le scénario de la mutation requiert une prise de conscience de l'enjeu et une mobilisation en c o n s é q u e n c e .

- ❖ Ces différents scénarios peuvent se recouvrir partiellement. Aussi bien, ces hypothèses sont-elles une invitation à la réflexion.

L'Église émergente. Un engagement personnel

La perspective de l'Église émergente ouvre un horizon. Mais à quelles conditions? Entre autres, un engagement personnel des chrétiens à la suite de Jésus. Cependant, la chrétienté laisse encore des traces dans les mentalités : la division entre clergé et laïc, église enseignante et église enseignée, hiérarchie et fidèles, a eu - et a encore - des incidences. Elle implique un « domaine réservé ». Le chrétien ordinaire est tenu à distance du cœur de la vie spirituelle et, par là, connaît une dépendance et une désappropriation. La messe catholique précédant le Concile Vatican II est un exemple de cette situation. N'en reste-t-il pas actuellement des vestiges?

Comme le souligne la sociologue anglaise Grace Davie (11), d'une façon plus générale, il y a en Europe une caractéristique commune : c'est l'ancienneté et l'importance de l'institutionnalisation des églises. Un lien entre pouvoir politique et pouvoir religieux s'enracine dans l'histoire de chaque pays, quelles que soient les formes différentes qu'elle revêt aujourd'hui. Dans ce contexte, le rapport de

beaucoup d'européens aux églises s'accompagne d'une certaine distance. Grace Davie interprète ce type de relation en introduisant le concept de « *vicarious religion* », c'est-à-dire de religion par procuration. Nombre d'européens ne s'impliquent pas directement mais, à certaines occasions, ils ont recours à une mémoire religieuse vis-à-vis de laquelle ils ne se sentent pas complètement étrangers et que les églises entretiennent pour leur compte. Parce que l'héritage de la chrétienté a été particulièrement marqué en Europe, on comprend l'ampleur de la crise associée à la sortie d'un système religieux aujourd'hui dépassé.

C'est dire aussi combien l'évolution des mentalités est nécessaire. Aujourd'hui, l'Église émergente requiert une dynamique de foi personnelle.

Pour une réflexion théologique

Le livre de Stuart Murray appelle le développement d'une nouvelle réflexion théologique. Dans cette situation de transition, les questions sont nombreuses et ont besoin de points de repère. Comment prendre en compte des interrogations qui s'expriment dans la vie quotidienne? À juste titre, Stuart Murray propose une réflexion collective et récuse les polarisations sur des points mineurs. En effet, aujourd'hui, le discernement est particulièrement nécessaire. De grandes questions apparaissent. Comment développer une vision équilibrée dans le jeu des effets de balancier où, en apposition à un excès, on risque de tomber dans un excès contraire.

❖ Ainsi la redécouverte de l'humanité de Jésus en réaction avec les déformations antérieures doit aller également de pair avec la conviction de sa dimension divine. À cet égard, nous souscrivons à l'approche de Peter Ward dans son livre : « *Liquid Church* » (8). L'Église émergente, dans sa dynamique relationnelle, est en phase avec la vie divine dans sa dimension trinitaire.

❖ L'inspiration de l'Esprit-Saint dans la pratique pentecôtiste et charismatique est aujourd'hui un phénomène important dans la vie de l'Église. Cette pratique suscite un élan de foi et un dynamisme remarquable. Elle engendre des communautés nouvelles (12). Mais elle peut également comporter une polarisation sur l'affectif, présenter des déséquilibres et susciter ainsi des appréhensions. Il y a là aussi une réalité qui appelle une réflexion théologique. À cet égard, le livre de William R. Davies : « *Spirit without measure. Charismatic faith and practice* » (13) apporte une contribution. En effet, il appelle à une vision unifiée des différents registres de la réalité : naturel, surnaturel... Les comportements provocants doivent être analysés et trouver leur antidote dans une saine théologie. Ainsi William Davies élève et ouvre notre regard en évoquant l'Esprit-Saint comme un Esprit sans frontière.

❖ En nous appelant à une rencontre renouvelée, vivante avec Jésus, Stuart Murray nous montre également comment cette dynamique s'inscrit elle aussi dans une vision théologique renouvelée.

Le discernement par rapport à l'héritage

Le livre de Stuart Murray nous aide également à nous situer par rapport à l'héritage de la chrétienté. Cet héritage est encore extrêmement présent dans les représentations et les pratiques. Comment pouvons-nous en prendre conscience? Comment pouvons-nous en percevoir les incidences? En retraçant l'histoire de la chrétienté depuis les origines jusqu'au processus actuel de décomposition, Stuart Murray nous permet de comprendre les dimensions du phénomène. À travers des listes de questions, il nous permet d'en apprécier les implications. Certainement nous avons besoin d'être informé sur nos propres réactions. Par exemple, comment situer l'appel à mentionner l'héritage chrétien dans la constitution européenne? Quels sont les

attendus du langage adopté en matière d'évangélisation? Le livre de Stuart Murray nous apporte une grille de lecture pour nous interroger sur ce que nous pensons et ce que nous entendons.

Du pouvoir politico-religieux à une laïcité ouverte

Comme nous venons de le voir, ce discernement est appelé à éclairer notre existence dans ses différents registres, et notamment notre participation à la vie sociale et politique. Ainsi dans certains pays, les institutions politiques sont encore connotées par des pratiques religieuses. À cet égard, Stuart Murray pointe certaines survivances du passé. Mais, là aussi, le tri s'impose. Autant certains archaïsmes sont à rejeter, d'autres pratiques peuvent être réaménagées positivement. Comme l'indique un livre récent : « Europe et religions. Les enjeux du XXI^e siècle » (14), l'emprise des institutions religieuses sur la vie sociale et politique a généralement disparu en Europe Occidentale. Ainsi le sociologue français Jean-Paul Willaime peut-il écrire que « L'Europe est le terrain où s'expérimente une laïcité tellement laïcisée qu'elle se trouve à même de redécouvrir la contribution que les religions peuvent apporter à la formation et l'exercice de la citoyenneté dans des démocraties quelque peu désenchantées ». De fait, s'il y a une singularité franco-française dans la façon de considérer la place et le rôle du religieux dans la société, la laïcité est un bien commun en Europe avec divers modes de relations Églises-État » (14a)

Ainsi les formes institutionnelles ont-elles généralement gagné leur émancipation vis-à-vis de la domination religieuse. Mais les marques de la chrétienté perdurent encore dans certains traits de mentalité. En France, la lutte difficile et longue contre l'Ancien Régime a suscité, en contrepartie mimétique, un totalitarisme refusant la reconnaissance des pluralités. À une tradition étatique centraliste et monopolistique s'allie « une culture politique de la généralité ». Jean-Paul Willaime ana-

lyse les manifestations d'intolérance telles qu'elles se sont manifestées encore récemment dans les processus qui ont conduit à la promulgation de la loi contre les mouvements sectaires et celle contre le voile à l'école. Dans le cadre de l'évolution européenne, il montre comment la France est appelée à « passer d'une laïcité d'indifférence à une laïcité de confiance sachant intégrer l'apport des religions à l'exercice de la citoyenneté dans des démocraties sécularisées et désenchantées » (14b).

Cette problématique nous paraît éclairer utilement la réflexion sur la post-chrétienté dans le domaine politique.

Une nouvelle perspective

La sortie de la chrétienté en Europe apparaît comme un mouvement à long terme progressant constamment au long d'étapes successives, quelque soit les flux et les reflux qui adviennent au cours de cette histoire. En effet la décomposition de ce système religieux est la conséquence de changements économiques, techniques, sociaux et culturels convergents qui se poursuivent dans un temps long. Comme le constate un sociologue et un bibliste français Frédéric de Coninck (15), nous sommes en présence d'un « processus pratiquement continu qui couvre l'ensemble de ce second millénaire. Il y a un élargissement constant des horizons... Aujourd'hui même s'il y a encore des isolats, il y a une sorte de globalisation culturelle. Désormais on peut avoir accès à toutes les formes de croyances existantes. Aussi aujourd'hui, il n'y a plus de croyance majoritaire. Il y a également un changement profond des rapports entre les gens.

Dans les sociétés dites « anciennes », la grande famille a un rôle majeur. Aujourd'hui, l'individu devient bénéficiaire de droits. Il échappe à l'emprise des cercles familiaux. Ainsi l'individualisme est progressivement devenu une réalité sociale majeure ». Frédéric de Coninck rappelle combien l'Évangile a été un ferment révolutionnaire en libérant la

personne de la dépendance vis-à-vis des groupes familiaux et des autorités politico-religieuses.

Le développement de la chrétienté comme un système englobant et oppressif s'est réalisé en contradiction avec l'esprit évangélique. Stuart Murray nous montre combien il faut distinguer christianisme et chrétienté. Les facteurs économiques et sociaux qui engendrent la désagrégation de celle-ci permettent aussi à la critique évangélique de s'exercer plus activement. Aujourd'hui, nous sommes appelés à opérer un discernement dans l'héritage du passé. Toutes les Églises sont concernées (16). Cet inventaire est un point de passage nécessaire pour une pratique chrétienne
r e n o u v e l é e .

Notes :

- (1) Murray (Stuart). *Post-Christendom. Church and mission in a strange new world*. Paternoster, 2004. Les paginations en note renvoient au livre.
- (2) Murray (Stuart). *Church planting. Laying Foundations*. Paternoster, 1998. Cf. une analyse de ce livre : *Vers une nouvelle génération d'églises* (sur le site internet de Témoins : www.temoins.com) et sous forme d'article dans *IDEA*, bulletin mensuel de l'Alliance Évangélique Française, n°6, juillet 2003, p. 1-4). Stuart Murray a apporté un enseignement à une journée d'étude sur le développement de l'Église, organisée à Paris le 25 octobre 2003 (Cf. le compte-rendu par Françoise Rontard sur le site www.temoins.com).
- (3) Hervieu-Léger (Danièle). *Catholicisme, la fin d'un monde*. Bayard, 2003.
- (4) Ellul (Jacques). *La subversion du christianisme*. Seuil, 1984. « Comment se fait-il que le développement de la société chrétienne et de l'Église ait donné naissance à une civilisation, à une culture en tout inverse de ce que nous lisons dans la Bible, de ce qui est le texte indiscutable à la fois de la Torah, des prophètes, de Jésus et de Paul... » Jacques Ellul, juriste, philosophe et théologien a publié de nombreux livres diffusés dans le monde entier. Il a également œuvré pour une rénovation de l'Église Réformée de France.
- (5) Küng (Hans). *Le christianisme. Ce qu'il est et ce qu'il est devenu dans l'Histoire*. Seuil, 1999. Face aux courants de restauration conservatrice, Hans Küng, professeur émérite à la faculté de théologie catholique de Tübingen,

s'inscrit dans la perspective du concile Vatican II.

- (6) Stuart Murray est responsable du réseau anabaptiste en Grande-Bretagne.
- (7) Michael Moynagh, pasteur anglican et expert en prospective est l'auteur d'un livre très bien accueilli en Grande-Bretagne : *Changing World. Changing Church*. Ce livre vient d'être traduit en français : Moynagh (Michael). *L'Église autrement. Les voies du changement*. Empreinte, 2003. (Disponible à 7ici, tél. : 01 42 61 57 77). Cf. analyse ; À monde qui change, Église qui change, parue sur le site internet de Témoins et publiée dans la revue *Parvis* (juin 2003, n°18, p. 20-22. Michael Moynagh a donné un enseignement dans une journée organisée à Paris le 5 juin 2004 (Cf. compte-rendu de cette intervention sur le site internet de Témoins).
- (8) Ward (Pete). *Liquid church. A bold vision of how to be a God's people in worship and mission. A flexible, fluid way of being church*. Paternoster, 2002. Analyse : *Faire Église sur le site internet de témoins : www.temoins.com*.
- (9) Hassenforder (Jean). *Une perspective comparative sur l'Église émergente. La Grande-Bretagne en mouvement. La France en attente* (site www.temoins.com).
- (10) Historiens et sociologues ont bien mis en évidence ce porte à faux entre la figure traditionnelle du prêtre et l'évolution de la société et de la culture. Entre autres, nous renvoyons à un numéro de la revue *Jésus* sur : « le clergé français. Aujourd'hui. Demain ». (*Jésus*, n°31, décembre 1981). Écrits par des prêtres conscients des changements en cours et par des historiens et sociologues, ce numéro pose des diagnostics qui annoncent, d'une façon impressionnante, l'évolution qui a suivi. Quelques citations en contrepoint du texte de Murray : Il n'est nullement question dans le Nouveau Testament d'une distinction effectuée entre « laïcs » et « ministres »... L'examen des écrits du premier siècle et du début du second montre clairement que le ministère est orienté d'abord vers l'animation de la communauté et que la célébration de l'eucharistie apparaît à l'intérieur des réalités qui font cette communauté... (p. 29). Avant le concile de Nicée (325), l'Église n'appelait guère « prêtres » les présidents des communautés. Dans l'Église ancienne, c'était toute la communauté qui concélébraient » (p. 30). Analyse par Gérard Bessière du livre d'E. Schillebeeckx. *Le ministère dans l'Église*. Paris, Cerf). « Le prêtre traditionnel faisait partie d'un ensemble politico-religieux, sociologique et culturel qui n'a pas résisté aux bouleversements qui ont commencé avec la Révolution française et la naissance de l'industrie. Maintenir à tout prix le sacerdoce tridentin dans une société post-chrétienne, c'est refuser à l'Esprit-Saint la possibilité de faire jouer l'Église l'imagination créatrice

(Jean Delumeau, p. 33). Dans la foulée d'un travail scientifique (enquêtes et sondages), « l'Institution Église tient ensuite la plupart du temps un discours qui ne tient plus compte des précédentes données (dérangeantes). Ce qui réapparaît, c'est le discours mystico-spirituel sinon même idéologique, classique et traditionnel (à propos des vocations sacerdotales)... La non prise en compte du réel, c'est-à-dire de la vie, conduit inévitablement à la mort lente de l'Institution » (Pierre Moitel, p. 24, 25). L'historien Denis Pelletier analyse un tournant important dans le processus de déclin dans un excellent chapitre de son livre sur « la crise catholique ». La crise de la figure du prêtre, p. 49-76 in : Pelletier (Denis). La crise catholique. Religion, société, politique, 1965-1978, Payot, 2002. Le dossier: : La France des baptisés et des prêtres, paru dans La Croix du 29, 30, 31 mai 2004 (pp. 13-20) apporte des données chiffrées sur le recul massif du nombre de prêtres catholiques en France. Une information essentielle pour toute réflexion prospective : « Dans dix ans, l'Église de France pourrait ne plus compter que 4500 prêtres de moins de 65 ans, soit trois fois moins qu'aujourd'hui ».

- (11) Davie (Grace). Europe. The exceptional case. Parameters of faith in the modern world. Darton, Longman and Todd, 2002.
- (12) Cette dynamique est bien mise en lumière dans un livre de Peter Hocken traduit en français. Hocken (Peter). La gloire et l'ombre. Les enjeux d'une effusion du Saint-Esprit au XX^e siècle. Éd. des Béatitudes, 1998. (Collection chemin Neuf, Pneumathèque). Cf. Les chrétiens en l'an 2000. Témoins n°127, 1^{er} trimestre 1999, pp. 16-17.
- (13) Davies (William R.). Spirit without measure. Charismatic faith and practice. Darton, Longman and Todd, 1996. Intervenant apprécié dans les milieux charismatiques, l'auteur a été président de la conférence méthodiste et directeur d'un collège biblique. Ce livre s'efforce de poser les bases d'une théologie du Saint-Esprit.
- (14) Willaime (Jean-Paul). Europe et religions. Les enjeux du XX^e siècle. Fayard, 2004. 14a : p. 13, 14b : p. 341.
- (15) De Coninck (Frédéric). La dynamique de l'Église. Témoins. 4^{ème} trimestre 1999, n°127, p.6-7 et 10. Voir aussi : www.temoins.com.
- (16) Rappelons à ce sujet un article qui s'inscrit dans cette problématique : Anglarès (Michel). Une Église confrontée au changement. Un point de vue catholique. Témoins. 1^{er} trimestre 1999, n°127, p. 14-15. « Au cours des siècles, l'Église catholique a été une église de chrétienté... Je plaide pour une autre église que j'appelle avec d'autres « une église catéchuménale ». C'est une église qui n'agit plus comme si tout le monde naissait chrétien d'emblée. On ne naît pas chrétien. On peut le

devenir. C'est une église de cheminement... C'est une église qui se sait minoritaire dans un monde pluraliste, mais qui tient sa place en affirmant ses convictions ».

Références: Groupe Recherche Témoins
Mis à jour (Mardi, 25 Janvier 2011 16h08)



SECTION 3

UN CREDO DE L'AVENT

Dom Helder Camara

*Sentiers de foi.info, Vol. 7 no 6 / 14 décembre 2011*S
P
I
R
I
T
U
A
L
I
T
É

Je crois en Dieu qui est le Père de tous les hommes et qui leur a confié la terre.

Je crois en Jésus Christ qui est venu pour nous encourager

et pour nous guérir, pour nous délivrer des puissances

et pour annoncer la paix de Dieu avec l'humanité. Il s'est livré pour le monde.

Il est au milieu de nous le Seigneur vivant.

Je crois en l'Esprit de Dieu, qui travaille en tout homme de bonne volonté.

Je crois en l'Église, donnée comme signe pour toutes les nations,

armée de la force de l'Esprit et envoyée pour servir les hommes.

Je crois que Dieu, à la fin, brisera la puissance du péché en nous et en tout être humain.

Je crois que l'homme vivra de la vie de Dieu pour toujours.

Je ne crois pas au droit du plus fort, au langage des armes, à la puissance des puissants.

Je ne veux croire qu'aux droits de l'Homme,

à la main ouverte, à la puissance des non-violents.

Je ne crois pas à la race, à la richesse, aux privilèges ou à l'ordre établi.

Je veux croire que tous les hommes sont des hommes

et que l'ordre de la force et de l'injustice est un désordre.

Je ne croirai pas que je n'ai pas à m'occuper de ce qui arrive loin d'ici.

Je veux croire que le monde entier est ma maison

et que tous moissonnent ce que tous ont semé.

Je ne croirai pas que je puisse là-bas combattre l'oppression si je tolère ici l'injustice.

Je veux croire que le droit est un, ici et là,

et que je ne suis pas libre tant qu'un seul homme est esclave.

Je ne croirai pas que la guerre et la faim soient inévitables et la paix inaccessible.

Je veux croire à l'action modeste et à l'amour aux mains nues.

Je ne croirai pas que toute peine est vaine.

Je ne croirai pas que le rêve de l'homme restera un rêve et que la mort sera la fin.

Mais j'ose croire, toujours et malgré tout, à l'homme nouveau.

J'ose croire au rêve de Dieu lui-même :

un ciel nouveau, une terre nouvelle où la justice habitera.

Prophète du XX^e siècle et archevêque de Recife au Brésil, Dom Helder Camara (1909-1999) a écrit cette profession de foi comme on lance un cri d'espérance.

LA PRATIQUE PROPHÉTIQUE DE JÉSUS

Pierre-Gervais Majeau

Le prophète Élie, après l'épopée du Mont Carmel, s'enfuit vers l'Horeb pourchassé par les sbires de la reine Jézabel pour sauver sa peau. Jésus, le nouvel Élie, n'a pas fui, lui, et il est mort, conséquence directe de son combat prophétique. En refusant tout messianisme de puissance, Jésus s'est placé lui-même dans un état de vulnérabilité. Jésus est mort pour nos péchés, disons-nous, dans une formule consacrée mais fort ambiguë, nous ramenant à une lecture religieuse de sa mort voulue comme réparation compensatrice. Jésus est mort pour nous libérer de nos péchés de pouvoir. Voilà l'enjeu de son combat prophétique mené jusqu'au bout. Le combat de Jésus et sa radicalité ne pouvaient que le précipiter dans la mort, étant donné son opposition aux tenants du pouvoir religieux de son temps: scribes, pharisiens, prêtres et anciens.

La formule lapidaire de Jésus : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » (Lc 20,25), résume bien son combat prophétique. En séparant César de Dieu, Jésus désacralise, « désabsolutise », tout pouvoir. Il n'est jamais innocent de réserver à Dieu l'absolu et de l'ôter à tout pouvoir humain. Jésus s'attaque au pouvoir religieux de son temps, à sa capacité de contrôle et de domination, en se prétendant de l'absolu de Dieu. Jésus par sa pratique en démontre toute la perversité, en réhabilitant ses victimes qui nous précéderont, dit-il, dans le royaume. La pratique prophétique de Jésus n'est que l'envers de celle des tenants du système religieux de son temps. Sa pratique positive en faveur des opprimés, des impurs, s'inscrit dans une vision de messianisme humain. Jésus assume la fragilité humaine qui se camouflerait en vain dans les mensonges de toute puissance. Il enjoint également ses disciples d'endosser

la même pratique : porter les infirmités et les maladies, pas par substitution en vue de mérites, mais par souci de libération de tout fatalisme et de toute forme de condamnation. Jésus veut donc libérer ses disciples de toutes les sécurités mensongères du pouvoir pour les amener à assumer leur précarité, en vue de se laisser engendrer à la condition de fils de Dieu. C'est l'expérience qu'Élie a vécue au mont Horeb.

Suivre Jésus, c'est quitter des sécurités, c'est s'engager dans des tempêtes menaçantes, c'est choisir de pratiquer la non-recherche de puissance, d'insertion dans les structures du pouvoir, du faire-valoir et de l'avoir, c'est choisir la proximité des faibles et des exclus. «Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat» (Mc 2,27), parole lapidaire qui dénie au pouvoir religieux tout absolutisme et qui démasque ses tenants de leur appétit de domination. L'évangéliste Marc nous fait voir en cinq actes comment la pratique de Jésus le conduit inexorablement à sa perte : 2,1-12 : Jésus s'arroge le droit de pardonner des péchés; 2,13-17 : Jésus appelle Lévi et avec lui les exclus; 2,18ss : l'enseignement sur le jeûne; 2,23-28 : Jésus se dit maître du sabbat; 3,1-16 : Jésus viole le sabbat par une guérison. Une pratique prophétique qui révèle donc un Dieu différent : le Dieu des miséricordes et non des sacrifices. Ce Dieu n'exige pas un système pénal de compensation et de réparation formelle pour le pardon des péchés. Une telle révélation vient donc ébranler tout un système et met Jésus dans un état de précarité mortelle. La passion du Christ sera donc en premier lieu une passion pour l'homme libéré et cette passion lui vaudra l'autre passion, celle de la croix.

« J'achève dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son corps qui est l'Église ». (Col.1,24) Voilà comment l'apôtre Paul annonce qu'il endosse lui-même la pratique du Christ, posant les mêmes gestes de libération, rappelant les mêmes paroles de pardon et d'inclusion durant

tout son ministère, afin de compléter la mission du prophète Jésus, en croisant les mêmes souffrances que Jésus, afin de continuer la croissance du corps de l'Église. Il en est ainsi pour tout chrétien, refusant toute structure de contrôle, d'exclusion, voire d'excommunication, pour devenir serviteur. Pour vous rien de tel, dit Jésus, en stigmatisant les comportements des puissants de son temps. Le seul maître, c'est le Christ! Le seul capable de combler notre désir de plénitude, sinon il y a risque de détournement vers les mensonges du pouvoir. Une telle pratique évangélique va à contre-courant du monde normal. Un pouvoir religieux qui se dirait serviteur, mais qui de fait produirait une domination d'autant plus totale que perfide, parce qu'elle s'appuierait sur l'autorité divine, ne révélerait plus la différence chrétienne. Le plus grand se fera serviteur, dit Jésus. À cause de sa connaissance du Dieu différent : le Dieu de l'Horeb, le Dieu du souffle tenu, du Dieu de miséricorde, le Père, Jésus sait que Dieu est proche de tous ceux qui se croient indignes. Jésus annonce que la seule dignité est celle d'appartenir au Royaume. Le disciple ne peut se prévaloir de ce titre de serviteur à la suite de Jésus, s'il tente de travestir ce service en pouvoir sur autrui.

C'est en présentant trois paramètres que Jésus décrit la pratique différente que ses disciples sont appelés à endosser: l'enseignement des béatitudes, la critique de l'argent et l'annonce de la règle d'or. Malheureusement, les béatitudes ont été perverties par une relecture compensatrice ou satisfactionnelle : il s'agirait de souffrir pour plaire à Dieu et l'apaiser, comme Jésus l'aurait fait sur la croix en se pliant à la domination sado-maso d'un Dieu. Pratiquer l'enseignement des béatitudes ne veut pas dire se complaire dans la souffrance et dans la médiocrité pour obtenir des mérites ou réparer avec Jésus, mais c'est plutôt garder le cœur pur, le désir de plénitude refusant tout mensonge venant de l'argent, du pouvoir et du faire-valoir. Le défi du disciple : protéger sa pureté et sa

différence tout en étant artisan de paix, de justice, de pardon, être parfait comme le Père céleste en imitant sa manière d'agir, sa perfection, sa bienfaisance, sa bonté, sa miséricorde et sa compassion. La seule loi, c'est le besoin de l'autre, le désir de l'autre reconnu en se mettant à sa place. Dans une telle pratique prophétique, toute systématisation de la foi devient donc questionnable.

En terminant, je rappelle l'apport théologique de François Varone qui m'a guidé au cours de cette réflexion. (cf. Ce Dieu censé aimer la souffrance. éd. du Cerf.)



SECTION 4

Réseau des Forums André-Naud
Assemblée générale
Mardi 25 octobre 2011

LE RAPPORT MONDE-ÉGLISE :
RECONSTRUIRE LA DYNAMIQUE
PROPHÉTIQUE

Lise Baroni
Yvonne Bergeron
Décembre 2011

Introduction

La thématique de cette journée s'avère à la fois interpellante et inspirante : « *Un monde et une Église à l'envers, voilà notre espérance* ». À l'envers de quoi? De ce que l'un et l'autre sont aujourd'hui. Pour creuser et approfondir cette thématique, nous avons choisi de l'aborder sous l'angle du rapport Monde-Église et plus spécifiquement dans la perspective de la dynamique prophétique. Pour ce faire, en introduction, nous jetterons d'abord un bref regard sur notre monde et notre Église, surtout à partir du Québec¹, avant de nous attarder à certains repères susceptibles de renouveler concrètement cette dynamique dans la conjoncture actuelle.

Une société en soif d'humanisation et en voie de solidarité

Une réalité fort inquiétante : la mondialisation néolibérale. Nous vivons dans un monde de démesure et de contrastes profonds dont certains sont littéralement scandaleux. Re-

montant à quelques décennies, cette économie marchande a réussi à imposer sa marque à des individus, des sociétés et des États de par le monde. Nous assistons à une sorte d'envahissement de ce système devenu une culture porteuse d'un esprit, d'un langage, de valeurs, d'une logique de rentabilité et de compétitivité qui en arrive à transformer les rapports humains en relations mercantiles. Sans nier les importantes avancées de ce phénomène (sciences, technologies, communications...), il faut insister sur ses *conséquences néfastes et majeures* sur tous les plans : les *personnes* sont devenues des « productrices » au service de l'argent; la *citoyenneté* et la *démocratie* sont bafouées (l'inventivité, l'expression libre et les débats sont suspectés...)²; le *tissu social* s'en trouve défilé, effiloché, car le système exclut les gens, les groupes et les collectivités « non rentables » économiquement; *l'environnement* subit les saccages d'une exploitation effrontée (surproduction, gaspillage, industries minières irresponsables, pollution...) au service du dieu « profit »³. Quant à la *politique*, elle en est une de soumission où des gouvernements nationaux sont pour ainsi dire mis en tutelle par des entreprises transnationales ou d'autres instances financières : « ce sont les États qui se trouvent enchâssés dans les marchés, plutôt que les économies nationales dans les frontières étatiques⁴ ». Nous sommes bel et bien en face d'une crise fondamentale du développement humain, social et écologique. Mais, fort heureusement, nous sommes aussi en présence d'une contre-partie porteuse d'espérance : « Impossible de voir à l'œuvre les forces de dés-humanisation sans réagir, sans être convoqué à l'action transformatrice⁵ ».

Le refus catégorique d'une société bâtie sur l'exclusion. À une époque où le Québec

n'hésitait pas à « imaginer grand » son avenir, Gilles Vigneault affirmait : « Il n'est pas inutile de rêver deux fois le même rêve, mais il est indispensable de se réveiller entre les deux⁶ ». Le temps de désenchantement que nous vivons présentement semble bien être, pour un grand nombre, le temps d'un réveil pour rêver à nouveau de cette société solidaire que nous entendons construire⁷. Monte, en effet, une profonde *indignation* en regard du système néolibéral vicié de l'intérieur. Un *refus clair et net* de ce type d'économie qui mène à l'appauvrissement et le maintient. Qui crée l'exclusion et ose même la justifier comme une sorte de dommage collatéral. Or l'exclusion est pire que la pauvreté, la domination et l'exploitation, car les humains exclus n'existent plus parce qu'ils ne correspondent pas aux « modèles d'efficacité » pré-établis par les grands-prêtres du Marché. Un refus qui conduit à la *résistance* en solidarité avec ces femmes et ces hommes considérés comme des « non-personnes », mais dont la créativité, la beauté, la nouveauté du regard, la promesse de vie et les projets n'en finissent plus d'étonner. Un « non » qui génère un « oui » à la logique d'humanisation, c'est-à-dire oui à la vie, à la reconnaissance de la dignité des personnes, de leurs droits individuels et collectifs, oui au rapport harmonieux avec la Terre. Un « non » et un « oui » renforcés par des millions de personnes qui s'apprennent mutuellement, partagent leurs analyses, leurs espoirs, leurs rêves et cherchent des alternatives en s'inscrivant dans des pratiques à contre-courant. Voilà quelques grandes lignes du portrait impressionniste de notre société actuelle. Mais qu'en est-il de l'Église?

Une institution ecclésiale en voie de distanciation sérieuse

D'entrée de jeu, donnons la parole à une intervenante en pastorale : « Le problème que je rencontre dans mon engagement en Église ce n'est pas tant la justesse de l'action que je pose mais la

capacité de convaincre mon entourage (famille, amis-es, voisins...) que le travail que j'accomplis est important et peut-être même indispensable aujourd'hui... Pire encore, je n'arrive pas à devenir vraiment crédible pour de nombreuses personnes, prêtres et laïcs, qui occupent des postes-clés à l'intérieur de l'institution ». Comment se fait-il que nous n'arrivons pas à démontrer la pertinence de ce en quoi nous croyons? Autrement dit, comment devenir des révélateurs, des révélatrices du sens que nous produisons? Il faut bien l'admettre, surtout depuis le tournant des années 2000, notre type d'engagement dans l'Église n'évoque plus grande signification ni pour la hiérarchie ecclésiale, ni pour ceux et celles de nos contemporains qui ont cessé de nourrir leur appartenance à une communauté chrétienne. Comment sortir de ce guêpier? « Pas assez d'Église » pour les uns... « pas assez de monde » pour les autres... Le christianisme a-t-il encore une pertinence aujourd'hui? L'Église arrivera-t-elle à trouver sa place dans le concert des croyances actuelles? Comment redonner du souffle à notre espérance quand on croit ce que l'on croit?

*En ayant le courage des ruptures...
Il y a un temps pour tout disait Oohélet...
Un temps pour préserver et
un temps pour jeter;
Un temps pour mettre en pièces et
un temps pour coudre.*

Ajoutons : « Un temps pour prêcher et un temps pour entendre ce qui se dit ». Écoutons cette histoire tirée d'anciens écrits monastiques :

Il était une fois un maître qui se rendit dans un monastère retiré du monde où, disait-on, vivait un moine d'un grand âge qui savait poser des questions d'une grande profondeur spirituelle. Arrivé avec peine au terme d'un très long voyage, le maître se présenta devant le moine et lui demanda :

~ *Très saint homme, pose-moi une question qui renouvellera mon âme.*

~ *Très bien, répondit le vieux moine, voici ta question : de quoi ont-ils besoin?*

Après avoir vainement tenté, pendant plusieurs jours, de trouver une réponse à cette question, le maître, découragé, retourna auprès du vieux moine et lui dit d'un ton amer :

~ *Très saint homme, je suis venu te voir car je suis las, découragé, désabusé. Je ne suis pas venu discuter de mon enseignement aux autres mais de ma vie spirituelle. S'il te plaît, pose-moi une autre question.*

~ *Bien sûr, répondit le vieux moine, je comprends maintenant. Dans ce cas, la question appropriée pour toi n'est pas « De quoi ont-ils besoin » mais plutôt « De quoi ont-ils réellement besoin? »*

Que valent des réponses, y compris chrétiennes, qui n'ont pas pris le temps d'entendre les questions que nous pose le monde d'aujourd'hui?⁸ Que valent nos homélies, nos prières, notre pastorale si nous maintenons cet éloignement, cette déconnexion de la vie des gens, de leurs souffrances, de leurs questionnements? Si nous maintenons cette position de défense face à la plupart des enjeux historiques qui troublent le Québec actuel? Où allons-nous avec cet entêtement à prêcher des principes abstraits sans considération du monde comme interlocuteur véritable? Où se rendra l'institution avec cette tendance paralysante qui aspire toute nouvelle initiative vers son propre centre? Et son bilan n'est pas plus rose en regard de ses propres communautés. Une dichotomie, voire un véritable schisme, se creuse entre le magistère romain et les Églises locales relativement à la façon de comprendre et de réaliser la mission

ecclésiale dans le chaos d'une société néolibérale destructrice d'humanité. Si on en juge par le nombre de personnes qui n'en finissent plus de « s'arracher la vie » (selon une expression gaspésienne) pour vivre décemment et donner à manger à leurs enfants, on pourrait presque dire que *Dieu a réellement perdu connaissance dans nos milieux*. Il n'est pas mort, il est seulement évanoui. Que faire? De quelle façon arriver à travailler efficacement à la réanimation de Dieu? Ramener Dieu à la vie est l'affaire de tous les croyants et de toutes les croyantes qui désirent « faire Église autrement » et pas seulement la responsabilité de la pastorale nommée « sociale », comme si les autres pastorales n'avaient rien à voir avec la société. Car ce n'est pas tant l'annonce universelle de l'Évangile qui sera le signe par excellence du « réveil » de Dieu mais l'arrivée de vraies bonnes nouvelles pour les moins chanceux et les moins chanceuses d'entre nous : « De quoi ont-ils réellement besoin? ».

Pour notre part, nous croyons que le rapport Monde/Église actuel devrait se bâtir autour de deux terrains en grande soif d'être entendus : celui de celles et de ceux qui sont abandonnés sur le bord des routes et le parvis de nos églises et celui de la quête spirituelle contemporaine obsédée par la protection de la vie et de la nature. Quels repères nous conduiraient à rétablir le lien socio-ecclésial qui pourrait y répondre?

Des repères pour renouveler la dynamique prophétique du rapport Monde-Église aujourd'hui

Une libération intégrale : celle des personnes et celle de la Terre

Premier terrain : les humains laissés pour compte, point de départ incontournable

Tout d'abord, un rapide coup d'œil sur quelques statistiques : au Canada actuellement, près de 640 000 enfants vivent dans une situation de

pauvreté⁹ et le nombre de personnes qui recourent à l'aide alimentaire ne cesse de croître. Au Québec, où la croissance se fait également sentir, 39 % sont des personnes seules, 38 % des enfants, 16 % des gens qui ont un emploi et 12 % des personnes immigrantes¹⁰. Dans le monde, « 115 millions d'enfants risquent leur santé ou leur vie au travail » (*Le Devoir*, 11-12/06/11) et plus d'un milliard de personnes manquent encore d'eau potable. Nous sommes en présence d'un enjeu humain radical et prioritaire. L'univers de ces gens appauvris, marginalisés, couvre les deux tiers de l'humanité et leur rêve commun, c'est d'avoir une place à la table des peuples pour y partager les fruits de la terre et de la créativité humaine, la richesse de la parole et la possibilité de prendre part aux décisions qui les concernent. Elle nous semble de plus en plus actuelle cette affirmation de Leonardo Boff qui disait : « De nos jours (...) apparaît l'éventualité que le défi mondial des pauvres devienne le centre de gravité de la politique » et il ajoutait : « Ils constitueront certainement le point de rupture de l'équilibre du monde¹¹ ».

Les pauvres comme « lieu théologique ». En référence au paradoxe du Nazaréen crucifié et ressuscité, les évangiles et Paul situent le *lieu originel* du monde-différent-qui-vient dans la personne des pauvres : « Heureux, vous les pauvres, car vôtre est le Règne de Dieu » (Lc 6, 3). Lieu théologique à partir duquel nous parlons de Dieu : le Ressuscité n'est-il pas tout aussi présent dans les pauvres que dans l'eucharistie? Ne retrouvons-nous pas ici la tradition théologique qui présente le partage avec eux et l'eucharistie comme deux voies de la rencontre avec Jésus Christ? D'ailleurs, comme le souligne Alain Durand en rappelant le texte de Mt 25, 31-46, le sacrement du pauvre est « le seul sacrement absolument universel¹² ». C'est à *partir d'eux et avec eux* que le prophète de Galilée cherchait à *resolidariser ses compatriotes*. Porteurs de sa bonne nouvelle et prophètes au cœur de leur situation, ils nous interpellent et nous permettent de

comprendre « autrement » la réalité. Agents de libération pour eux-mêmes, ils sont aussi *sujets historiques* d'une humanité nouvelle : par leur vie, ils nous révèlent éloquemment qu'il existe d'autres *possibles réels*. À titre d'exemple, même une situation hostile, inacceptable, voire scandaleuse, peut devenir un lieu d'accueil, de croissance, de rencontre vraie entre des humains, des collectivités, des peuples... et aussi avec Dieu¹³. D'où l'importance, y compris pour l'institution ecclésiale, d'une constante vérification de l'*authenticité* de cette solidarité active avec les humains rejetés. Cela questionne l'*image* que nous véhiculons à leur endroit (des êtres de besoins et des bénéficiaires de services ou bien des êtres capables de joie, de créativité, d'espoir, de projets...), la *considération* que nous avons de leur culture (leur façon de penser, leur vision du monde, leurs valeurs, leur forme d'expression...), le *type de rapports* que nous établissons avec eux (enseignant/enseigné ou bien relations de réciprocité par le partage des savoirs, des habiletés, des compétences...), enfin la *place réelle* qu'ils occupent dans notre agenda personnel, social et ecclésial. Nous le voyons, mise en rapport avec le bien commun, cette option en devient le critère de réalisation. Car celui-ci sera pleinement réalisé, rappelle Fabien Leboeuf, quand tous les humains recevront « chacun leur juste part des choses » et bénéficieront « des ressources et des services de façon équitable¹⁴ ».

Une libération de tout l'humain et de tous les humains. C'est l'**envers** de ce que produit l'économie de marché, c'est-à-dire un être humain fragmenté, amputé de sa citoyenneté et instrumentalisé pour faire de l'argent, rentabiliser la production au maximum et consommer toujours davantage. L'**envers**, car la libération visée ici touche à la fois la *personne* dans toutes ses dimensions en favorisant son épanouissement global (physique, intellectuel, moral, sentimental, spirituel...), les *structures* afin de permettre aux individus, aux groupes et aux peuples de vivre dans la dignité et le respect de leurs

droits et le *péché* (la racine du mal) par la recherche d'une relation de communion partenariale (Alliance) avec le Dieu de Jésus. Ce Dieu trinitaire dont la *solidarité* nous est singulièrement « révélée » par le prophète galiléen au cœur de sa pratique libératrice. N'est-ce pas, en effet, au vif d'une telle action que le Nazaréen témoigne d'une relation singulière avec son Dieu qu'il appelle Père (Abba) et affirme agir sous l'impulsion de l'Esprit (Cf. Lc 4, 18-21)¹⁵? Pour lui, Dieu est insaisissable en dehors de la libération qu'il favorise dans notre histoire : sa connaissance est inséparable de son « agir » dans notre monde. Aussi, dans la force d'une telle conviction, nous faut-il sans cesse relancer le mouvement en gardant ouverts des espaces pour la parole et la tâche prophétiques. Cela veut dire *annoncer* un avenir différent, *dénoncer* tout ce qui déshumanise et *donner* des signes de la transformation en cours : « Le pauvre est dit bienheureux dans la mesure où l'Église, fidèle au mystère prophétique du Nazaréen, s'emploie corps et âme à rompre les chaînes injustes et à démantibuler les structures oppressives qu'érigent les puissants sur le dos des plus faibles. Les béatitudes, loin d'aliéner les miséreux en faisant miroiter à leurs yeux un beau rêve qui peut-être demain se réalisera, tracent pour l'Église et pour le monde un programme concret de reconstruction, de restructuration, ici et maintenant¹⁶ ».

Deuxième terrain : Une logique d'interdépendance entre les humains, l'ensemble du « vivant » et l'univers.

Ici, c'est l'**envers** de la déconnection avec la nature engendrée par l'économie néolibérale aux fins de l'augmentation du profit. Une nature qui n'en peut plus : l'espèce humaine, écrit Hervé Kempf, « pour la première fois depuis le début de son expansion, il y a plus d'un million d'années, (...) se heurte aux limites de son prodigieux dynamisme¹⁷ ». Le défi s'avère d'autant plus monumental qu'en un sens, comme le souligne André Beauchamp, « la brisure

de relation a été contagieuse. Ce que l'être humain a fait à la nature en la dominant outrageusement (domination despotique et violente), l'homme l'a fait à l'égard de la femme, le riche à l'égard du pauvre, le capitaliste à l'égard du travailleur, le blanc à l'égard du noir ou de l'Amérindien, le nord à l'égard du sud, etc. En ce sens, la cause écologique et la cause sociale sont une seule et même cause. Mais leur niveau d'analyse diffère¹⁸ ». Elles s'influencent et s'aggravent mutuellement. Et fondamentalement, elles posent la question anthropologique de *notre rapport au vivant et au cosmos*. Or, la logique d'interdépendance que nous évoquons ici entend essentiellement créer ou recréer des relations de *réciprocité* dans le respect de l'ensemble des composantes de l'univers.

La Trinité n'est-elle pas « un jeu de relations : un Dieu écologique », selon les mots de Leonardo Boff? De ce jeu viennent les humains et le cosmos. Pas étonnant que celui-ci se présente comme interrelié dans un dynamisme d'échange, d'interaction et d'intégration entre les organismes vivants et leur environnement propre. Fondée sur la solidarité, s'impose alors comme *attitude fondamentale* une vision holistique qui parle d'une autonomie des êtres (humains et autres vivants) dans leur coévolution et d'un rapport organique entre tous ces éléments. D'où également un *agir éthique écocentrique* visant l'équilibre de l'ensemble et une *écologie sociale* comportant un dialogue entre les humains et leurs milieux. Bien sûr se pose ici l'enjeu majeur de l'action concertée si nous portons comme visée le changement en profondeur. Action qui suppose l'irremplaçable implication citoyenne, la participation des groupes sociaux et environnementaux et de toute cette mouvance écologique qui privilégie une logique consensuelle et une pratique de concertation. À cela s'ajoute, sur le plan politique, l'agir indispensable sur les structures, les législations, les traités, les conventions internationales... Enfin, faut-il encore y insister, pour une *libération plus inclusive* des humains et de la planète,

l'écoféminisme et la théologie féministe s'avèrent un apport précieux. Pour celles-ci en effet, le point de départ vient des femmes pauvres, considérées comme « paradigme de l'humanité blessée et des écosystèmes menacés », selon l'expression de Jacqueline St-Jean¹⁹. Une telle approche non seulement remet en question la vision du monde et l'anthropologie patriarcale, mais elle introduit une « biodiversité » dans la façon d'analyser la réalité, de la comprendre et de la transformer dans le sens d'un affranchissement intégral. En travaillant ainsi à rétablir l'humain et la planète dans la vérité de leurs relations mutuelles, nous pourrions « signifier » que la libération de l'humanité est indissociable de celle de la création (Cf. Rm 8, 19-21 et Apo 21,1) : « Célébrer la beauté du monde, sa splendeur de réalité créée par Dieu et anticiper la résurrection dès la vie présente, voilà une de nos tâches²⁰ ». Notre devoir d'intendance demeure indissociable de cette perspective.

Mais, quand est-il de l'autre pôle du rapport? L'Église ne doit-elle pas elle aussi revoir ses perspectives face au monde actuel? Si le but visé par l'arrimage des deux se révèle inséparable, il n'infère pas pour autant que l'analyse doive omettre la réalité propre à chacun d'eux. Voyons donc maintenant quelques *repères* vus de l'intérieur de l'Église.

Le changement social et la transformation ecclésiale : deux pôles d'une même visée

À cet effet, notre positionnement est clair. Rappelant que les maux qui menacent actuellement l'Église viennent du dedans, Joseph Moingt affirme que « dans cette situation si tragique, beaucoup parlent couramment de déclin, de son propre effacement de l'histoire, il pourrait sembler que le premier souci de ceux qui l'aiment et la servent soit de voler à son secours, de stopper sa chute, de guérir ses maux. C'est la voie prise par le magistrat²¹ ». Avec nombre de croyantes et de croyants nous choisissons une autre voie : celle de

nous re-centrer sur la Mission reçue et d'en renouveler le sens au cœur et au creux de notre histoire. Chose certaine, la société est un *lieu* où le Vivant nous interpelle, où l'avenir habite déjà le présent, notre humanité, notre Terre.

Une organisation ecclésiale qui se recentre sur la Mission

Pour le moment, l'unicité de l'idéologie romaine donne une telle prédominance au déjà-proclamé dans les déclarations officielles qu'elle en vient à ne plus être en contact avec la nouveauté de l'expérience et le dynamisme de ses projets. Enlisée dans une sorte de fantasme de l'Un, l'organisation cléricale paralyse tout ce qu'elle perçoit comme neuf ou différent. Ses points de vue dogmatiques et unilatéraux s'apparentent à ce que Benasayag appelle « la vérité de perspective ». Il la compare à « une pièce de monnaie qui, placée dans un angle adéquat, est 'plus grande que le soleil' ». La perspective cache ainsi le soleil laissant croire aux autorités hiérarchiques que ce qu'elles reconnaissent (la pièce de monnaie) « est la somme, la totalisation du réel²² ». Dans l'Église actuelle, tout se passe comme si la tête avait perdu son corps... et croyait pouvoir continuer à éclairer le monde sans ses membres pour travailler à faire surgir des *Bonnes Nouvelles* réelles, effectives et salutaires qui nourrissent la vie de tous les jours.

Par ailleurs, de son côté, sans la tête, le corps souffre de dispersion et risque la dégénérescence. Déjà le nombre de chrétiens et de chrétiennes se retrouvant sans Église augmente de façon exponentielle. Cependant, malgré l'aspect tragique de cette affirmation, nous croyons encore et toujours que l'institution, tout imposante qu'elle soit, n'arrivera jamais à anéantir l'Église de Jésus-Christ. La raison est simple : *le Corps/communauté réside dans le Peuple*, d'abord et avant tout. Chaque membre y accède par l'expérience d'une rencontre libre et intime avec Dieu. Nulle autorité, aussi sacrée se

prétende-t-elle, n'y pourra rien. Aucun pouvoir ne réussira à enfermer définitivement l'Esprit du Nazaréen.

Mais ne confondons pas, rien ici de magique. Comme tout autre religion, le christianisme porte la responsabilité de maintenir un juste équilibre entre l'évolution continue de l'humanité et la sauvegarde du message reçu aux origines. Pour y arriver, il a besoin d'un corps souple, mouvant et vivifiant qui gardera le message ouvert aux inédits de la vie. C'est la raison pour laquelle la grande Tradition considère la communauté comme constitutive de la foi chrétienne. Sans elle, plus de vie ecclésiale et sans ecclésialité, plus d'Église. Or, bâtir une Église en rapport avec un monde aussi complexe, aussi planétaire, aussi gravement blessé, exige une pluralité d'engagements qui ne peuvent se vivre coincés dans un encadrement rigide et autoritaire ; ils exigent initiative, flexibilité et mobilité pour s'insérer dans la réalité des milieux, comprendre ce qui se passe et entrer dans un *dialogue permanent* susceptible d'entraîner des déplacements constants. Nous avons besoin d'une Église au ras du sol, « hors les murs » (André Myre), « sans domicile fixe » (Alain Roy), une communauté-réseau (Les réseaux des Parvis)... Et cela est d'autant plus urgent que travailler au développement d'un *projet ecclésial différent* c'est une manière de mobiliser un vivre ensemble solidaire qui participera à la construction de la société nouvelle à laquelle nous rêvons.

*Se mobiliser autour d'une médiation politique en prise sur notre foi*²³

Entre l'Église qui convie, convoque et s'adapte et l'Église qui gère, conserve et protège, il existera toujours une dialectique fondamentale. Ce qu'il importe de sauvegarder, c'est une tension équilibrante entre les deux afin que le mouvement de la vie, c'est-à-dire l'instituant, puisse animer l'institué et que l'institué fasse entrer cette nouvelle vitalité

dans la durée. Or, la conjoncture présente exige beaucoup plus que de petites réformes, c'est d'une *transformation radicale des structures* dont il s'agit et cela touche la vision de l'Église, l'interprétation des Écritures, le type d'autorité, la conception des ministères, la place faite aux femmes, la liberté des laïcs et les rouages du pouvoir à tous les niveaux de l'organisation.

On le voit bien, incarné dans l'histoire humaine, le « projet de Dieu » ne peut échapper à l'analyse sociale et toute dissidence, quelle qu'elle soit, comporte une dimension politique. Et cela, de part et d'autre. Voici un exemple : le fait que ce soit par l'imposition des mains que l'on accède à l'autorité dans l'institution ecclésiale dénote le caractère institué de la hiérarchie. En effet, c'est elle qui décide qu'on imposera les mains uniquement aux baptisés qui répondront aux critères déterminés par l'institution (non par l'Évangile) : le sexe masculin et le célibat. D'ailleurs, ne parle-t-on pas du sacrement de *l'ordre*, principe par excellence du gouvernement de n'importe quelle organisation sociale? Mais n'évacuons pas une analyse plus fine : en Église, il demeure juste et fondé que la *fonction d'ordre* soit transmise par les représentants officiels, là n'est pas le problème. Celui-ci réside surtout dans la difficulté de *tenir conjointement* cet autre fait, également fondé, que l'autorité magistérielle s'enracine dans la grâce du sacrement, là où Dieu seul agit. Autrement dit, l'autorité transmise est une autorité *reçue*, car aucun sacrement ne trouve sa substance en dehors du don divin. Ici s'enracine le ministère presbytéral, un *ordre ordonné au bien de la Mission*. Il s'agit d'un lieu où le pouvoir ne peut qu'être *service à la communauté* responsable de cette Mission. C'est en ce fondement que naît non seulement notre droit mais notre devoir de résistance dans l'Église lorsque ce but est galvaudé ou, pire, carrément écarté²⁴. Plus que jamais aujourd'hui, il est impératif que toutes et tous nous assumions une charge, aussi modeste soit-elle, dans cette remise à l'endroit de la Mission ecclésiale; sans quoi,

le rapport Monde-Église se trouvera déstabilisé ou compromis, sinon carrément brisé.

À partir du moment où nous jugeons, en notre âme et conscience, que le message évangélique se trouve compromis, ne rien faire c'est ajouter à la détérioration de la situation²⁵. Comme le dit un canoniste réputé : « Quiconque minimise l'importance des problèmes structureux doit se voir demander s'il n'est pas éventuellement un profiteuse du statu quo²⁶ ». On connaît bien la boutade : si tu ne fais pas partie de la solution, tu fais partie du problème. Au nom de l'Évangile, il presse de refuser les injustices, les inégalités et l'immobilisme dans l'Église. Il presse de canaliser la révolte qui sourd sur les terrains en ressaisissant le droit de résister devant ce qui paraît intolérable. Deux conditions devraient être à la base d'un projet concret de mobilisation collective : l'une théologique, l'autre politique :

*Sur le plan théologique*²⁷, il faut être capable de répondre honnêtement à la question suivante : la situation considérée injuste compromet-elle de façon durable :

- ❖ les droits humains tels que libellés dans les sociétés démocratiques modernes (les droits de parole, de participation, de vote, de revendication, de défense...)?
- ❖ des principes évangéliques de base (la foi, la liberté, l'amour, la justice, la dignité, le respect...)?
- ❖ la Mission de l'Église (la préséance du Royaume de justice à faire advenir, le rassemblement des disciples de Jésus pour la Mission, la liberté de l'Esprit, le sens communautaire des fidèles, la reconnaissance des charismes...)?

Sur le plan politique, il apparaît désormais important de promouvoir une action collective publique,

initiée de l'intérieur de l'institution. Il faut sortir du privé. Par exemple, laisser les très nombreuses femmes du terrain risquer seules, avec en prime ici et là quelques mots d'encouragement, nous semble une attitude indigne du courage et de la fidélité de ces femmes. L'ampleur et la complexité des problèmes ecclésiaux imposent un surcroît de solidarité. Non seulement entre intervenantes et intervenants en Église, mais avec les croyantes et les croyants qui désirent une Église ajustée aux requêtes du monde contemporain. Refuser ce risque, c'est accepter que des énergies contraires mènent le jeu et annulent tous nos efforts de repositionnement.

D'autres dispositions concernent l'aspect politique. L'action projetée doit être décidée démocratiquement, soupesée et soigneusement préparée. Aucune place ici pour l'impulsivité. Il faut comprendre la position de l'autre et faire en sorte d'être compris à son tour ; il importe également de se donner une *éthique de résistance* (ne jamais agir avec haine, mépris et non-respect de la dignité humaine...). La naïveté n'est pas, non plus, bonne conseillère : une dissidence collective publique, contre les autorités de l'Église catholique, sera inévitablement reçue comme un acte de rébellion ecclésiale. Il sera utile de savoir cela. Un jour ou l'autre, l'exercice de la force exige une explication, des comptes doivent être rendus quels que soient l'amour et la foi qui le motivent. Car, entrer dans un rapport de force *c'est avoir l'intention de recourir nous-mêmes à une certaine force*. Répétons-le, le changement réclamé implique une radicale redistribution des statuts, rôles, fonctions et pouvoirs dans l'Église. Aucune institution n'accepterait une telle révolution sans y être *fortement* invitée, voire astreinte.

Vous le sentez bien, ce type de réalisation a de quoi donner le vertige. Même un théologien solide comme Joseph Moingt affirme encore que l'éventualité de mettre en place des structures nouvelles

en toute tranquillité et dans un délai raisonnable exigerait de l'institution catholique romaine une déstructuration radicale. Mais il n'en ajoute pas moins que l'Esprit Saint finira bien par lui faire voir « qu'elle détient dans l'Évangile toute possibilité pour s'innover sans avoir à se renier²⁸ » elle-même. Être prophète aujourd'hui, c'est lui rappeler, encore et encore, la promesse ineffable du Nazaréen devenu Fils de Dieu : quelle que soit la tempête, « je serai avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde ».

Conclusion

Comme nous le disions plus haut, « le christianisme doit maintenir un juste équilibre entre l'incessante évolution de l'humanité et la protection du message reçu aux origines. Pour y arriver, il a besoin d'un corps souple, mouvant et vivifiant qui gardera le message ouvert aux inédits de la vie ». Cela traduit fort bien le type de rapport à établir entre le monde et l'Église. Un *rapport dialogal* qui non seulement refuse de réduire l'un ou l'autre des deux pôles et de poser une cloison entre eux, mais qui se construit dans la reconnaissance réciproque de leur identité. Et le modèle de leadership le plus approprié pour instaurer et maintenir en permanence une telle relation semble bien être celui que le sociologue Peter Rudge appelle le *leadership systémique*. Fonctionnant à la façon d'un corps humain, il doit toujours, pour favoriser la vie et la croissance, composer avec l'environnement naturel, social, économique, politique, culturel et religieux.

Et c'est au cœur de cette tension dynamique que prend forme le *mouvement prophétique* marquant singulièrement le parcours de celles et ceux qui entendent marcher à la suite du Prophète de Nazareth, lui qui, avec les yeux des paysans galiléens appauvris, opprimés, exclus, faisait la lecture des « signes de son temps ». Or, évoquant l'intervention des prophètes, Albert Nolan écrit : « S'ils

sont capables de voir où nous allons, c'est qu'ils concentrent leur attention sur les tendances politiques, sociales, économiques, militaires et religieuses de leur époque jusqu'à en acquérir une conscience aiguë²⁹ ». C'est donc cette *conscience de pointe*, émergeant souvent de situations frontières, d'urgences historiques, de seuils à franchir maintenant, qui nous place en confrontation non seulement avec les valeurs dictées par les systèmes dés-humanisants, mais aussi avec les institutions qui les font perdurer. Aussi s'avère-t-il important, affirme Diarmuid O'Murchu, de *signifier* à « l'ordre ancien sa non-pertinence » et de lui rappeler que les institutions meurent aussi. Alors notre énergie « s'emploie à concevoir et à définir des stratégies et des structures parallèles, susceptibles de contribuer davantage à l'accroissement de la vie en abondance pour laquelle Jésus est mort et a vécu³⁰ ». Cette énergie rend davantage capable de « faire du neuf ».

Finalement, en tout cela, en tous ces lieux où le Vivant nous précède et nous accompagne, au cœur du processus lui-même, c'est d'*espérance* dont nous parlons. Et celle-ci, loin de nourrir un optimisme vague, naïf et passif, s'éprouve aux forces en présence. Luttant contre un désespoir toujours possible, elle repousse la tentation des réponses hâtives et superficielles. Elle voit plus loin que l'immédiat, vers une « utopie » active dans le présent pour y discerner et y fabriquer des *signes* de bonne nouvelle. Elle nous garde en mouvement vers une réalité correspondant au *possible de Dieu*. Profondément subversive, elle change la dynamique car elle possède, selon les mots de Paul Ricoeur, « une vertu fissurante à l'égard des systèmes et un pouvoir de réorganisation du sens³¹ ». Bref, c'est d'une espérance au souffle long dont nous parlons. Et, parole de femme, une espérance *têtue*.

Notes :

1. Sans être exclusive, notre référence tiendra particulièrement du volume *L'utopie de la solidarité au Québec. Contribution de la mouvance chrétienne*, Montréal, Paulines, 2011, 366 pages. Les auteurs, Lise BARONI, Michel BEAUDIN, Céline BEAULIEU, Yvonne BERGERON et Guy CÔTÉ, ont réalisé cette recherche à partir des pratiques des groupes chrétiens engagés au Québec.
2. Parlant de la gouvernance, Diarmond O'MURCHU affirme : « De toute évidence, la très grande majorité des humains n'a pas le moindre sentiment d'y être associée de quelque manière tangible », *La vie religieuse revue et corrigée*, Ottawa, Novalis, Université Saint-Paul, 2008, p. 200.
3. « La crise de l'environnement est le symptôme d'un dysfonctionnement global de notre société. Si, auparavant, le milieu écologique paraissait capable de tout encaisser, maintenant il n'y parvient pas. J'ai coutume de résumer la crise économique sous la forme de 4 bombes : D (démographie galopante), P (pollution), C (consommation toujours à la hausse), I (inégalités et injustice) », André BEAUCHAMP, « Environnement et engagement social chrétien », Conférence donnée aux Journées sociales du Québec, 3-5 juin 2011, p. 4.
4. Affirmation de Jurgén HABERNAS citée par Jean ZIEGLER dans *Les nouveaux maîtres du monde et ceux qui leur résistent*, Fayard, 2002, p. 118.
5. *L'utopie de la solidarité au Québec*, op. cit., p.21.
6. *Bois de marée*, Montréal, Nouvelles éditions de l'arc, 1992, p. 61. Rappelons ici la publication, par *Solidarité populaire Québec*, de la *Charte d'un Québec populaire*, Montréal, 1994, 32 pages. Charte à laquelle avaient participé « plus de 1400 personnes représentant plus de 350 organismes » (p. 3) et dont le projet de société est ainsi énoncé :
« Dans le Québec que nous voulons bâtir,
nous assurerons les droits individuels et collectifs,
nous renforcerons la démocratie,
nous nous donnerons des moyens concrets pour assurer l'équité,
nous transformerons l'État pour qu'il soit davantage au service des gens et des collectivités,
nous respecterons les divers apports culturels et nous nous ouvrirons comme société sur le monde,
nous protégerons l'environnement » (p.3).
7. Nombre d'exemples issus de milieux et de lieux différents pourraient être évoqués en ce sens. Nous nous permettons d'en mentionner un seulement : « 50 penseurs pour un monde nouveau. Le nouveau documentaire d'Hugo LATULIPE propose une réflexion postcapitaliste », article d'Alexandre SHIELDS. Ce groupe a donné naissance au documentaire *République, un abécédaire populaire*, (Cf. *Le Devoir*, 12/10/11).
8. Comme se le demandait le théologien Rémi PARENT, un grand ami à nous.
9. Selon la coalition pancanadienne *Campagne 2000*, le Canada, « qui avait promis en 1989 de mettre fin à la pauvreté des enfants avant l'an 2000, a lamentablement échoué à la tâche » et « près de deux utilisateurs de banques alimentaires sur cinq (38%) sont des enfants, bien qu'ils ne représentent que 22% de la population », *Le Devoir*, 24/11/11, A 2.
10. Laurent FONTAINE, « Banques alimentaires. La faim justifie les moyens », *Présence Magazine*, no 152, fév. 2011, p. 18.
11. *La terre en devenir. Une nouvelle théologie de la libération*, coll. « Paroles vives », Paris, Albin Michel S.A., 1994, p. 155-156. De son côté, Jacques GRAND'MAISON affirme : « il y a cette touche archi-importante, ce test majeur d'humanité, qu'est le sort des tiers qui n'ont que leur humanité à mettre dans la balance et qui ne sont pas inscrits dans les rapports de force. Cet enjeu humain radical est au commencement, à la racine, à la genèse des nouveaux choix et des nouvelles solidarités de société, plutôt qu'en aval ou en surplus des revendications des bien-portants », *Société laïque et christianisme*, Montréal, Novalis, 2010, p. 60.
12. Cité par le Comité de théologie de l'Assemblée des évêques du Québec dans *L'engagement des communautés chrétiennes dans la société*, Montréal, Fides, 1994, p. 43.
13. Voir Guy CÔTÉ, « Espérer un autrement du monde », chapitre 8, dans *L'utopie de la solidarité au Québec*, op. cit.
14. « Ancrages du thème 2006-2011 (les ressources). Dans la Bible et l'enseignement social de l'Église (ESÉ) », Conférence donnée à des membres de Développement et Paix, 1^{er} mai 2005.
15. Cela devient le fondement de la symbolique trinitaire dont le critère d'interprétation est l'action qui libère.
16. Marc GIRARD, *Le pauvre sacrement de Dieu. Médiation biblique et théologique*, Montréal, Médiaspaul, 1994, p. 38.
17. *Comment les riches détruisent la planète*, Paris, Seuil, 2007, p. 73.
18. « Environnement et engagement social chrétien », Conférence..., pp. 5-6.
19. *Les femmes pauvres. Prophètes de l'humanité*, Montréal, Novalis, 2010, p. 101.
20. André BEAUCHAMP, « Environnement et engagement social chrétien », Conférence..., p. 10.

21. « Annonce de l'Évangile et structures d'Église », Conférence donnée à Blois, 24 septembre 2010, p. 2.
22. Miguel BENAZAYAG, *La fragilité*, Paris, La Découverte, 2007, p. 31.
23. Cette dernière partie s'inspire largement de notre chapitre dans *Dissidence, résistance et communion en Église*, Novalis, 2009, pp. 46-95.
24. À ce sujet, on peut lire CHAUVET dans *Autorité et dissentiment...*, p. 73 à 76 et DUQUOC dans « Je crois en l'Église »..., pp. 159 à 175.
25. André NAUD parle du « mal catholique » en 1987, Christian DUQUOC de « violence institutionnelle » en 1999, Gérald ARBUCKLE de « corruption du pouvoir » en 2000 et Hans KÜNG d'« inquisition romaine », en 2010.
26. Werner BÖCKENFÖRDE, « Quand le droit de l'Église bat en brèche la synodalité voulue par Vatican II », dans *Synodalité et Démocratie, les réseaux des PARVIS, chrétiens en liberté pour d'autres visages d'Église, Hors-série no 2*, Paris, édit. la fédération " Réseaux du parvis " et Temps Présent, p. 24.
27. Jürgen MOLTMANN, *L'espérance en action. Traduction historique et politique de l'Évangile*, Paris, Seuil, 1973, propose quelque chose de semblable (p. 76).
28. « Annonce de l'Évangile et structures d'Église », Conférence..., p.11.
29. *Suivre Jésus aujourd'hui*, Montréal, Novalis cerf, 2009, p. 90.
30. *La vie religieuse revue et corrigée*, op. cit., p. 202.
31. « La liberté selon l'espérance », dans *Le conflit des interprétations*, Paris, seuil, 1969, p. 403.



APPEL À LA DÉSŒBÉISSANCE

« Initiative Curés en charge de paroisses »

En juin, un groupe de prêtres mené par le P. Helmut Schüller, ancien vicaire général de l'archidiocèse de Vienne, publiait un texte ([Pfarrer Initiative](#)) dont Témoignage Chrétien a publié la traduction française.

Le refus romain de s'atteler à une réforme de l'Église rendue depuis longtemps indispensable et l'inaction de nos évêques nous autorisent, et

même nous poussent, à suivre notre conscience et à agir de nous-mêmes :

Nous, prêtres, voulons poser des jalons pour l'avenir :

1. Nous exprimerons lors de chaque culte une prière pour la réforme de l'Église. Nous prenons au sérieux la parole biblique : demandez, et vous recevrez. Devant Dieu, c'est la liberté de parole qui prévaut.
2. Nous ne refuserons pas l'eucharistie aux croyants de bonne volonté. Cela vaut spécialement pour les divorcés-remariés, pour les membres des autres Églises chrétiennes et dans certains cas aussi pour ceux qui ont officiellement quitté l'Église¹.
3. Nous éviterons autant que possible de célébrer plusieurs fois les dimanches et les jours de fête, ou d'engager des prêtres mobiles ou inconnus des communautés où ils viennent célébrer. Mieux vaut des célébrations organisées sur place par les communautés elles-mêmes que des tournées liturgiques.
4. Nous considérerons comme « eucharistie sans prêtre » et désignerons comme telles les célébrations de la parole avec distribution de la communion. Nous remplirons ainsi le devoir dominical dans une période pauvre en prêtres.
5. Nous ne prendrons pas en compte l'interdiction de prêcher qui a été faite aux laïcs formés et aux professeurs de religion². C'est justement dans les temps difficiles qu'il est indispensable d'annoncer la parole de Dieu
6. Nous nous engagerons pour que chaque paroisse ait un responsable : homme, femme, marié ou non, à temps plein ou non. Nous

appelons à revoir l'image du prêtre plutôt que de fusionner les paroisses.

7. C'est pourquoi nous saisissons toute occasion de nous exprimer publiquement en faveur de l'ordination des femmes et des hommes mariés. Nous souhaitons d'avance bienvenue à ces collègues dans le ministère.

Par ailleurs, nous nous déclarons solidaires avec ces autres collègues qui, en raison de leur mariage, n'ont plus le droit d'exercer leur sacerdoce, mais aussi avec ceux qui continuent leur ministère tout en entretenant une liaison avec une autre personne. Ces deux groupes suivent leur conscience, tout comme nous qui nous exprimons ici. Nous les considérons comme nos frères, tout comme le pape et les évêques.

Nous n'avons qu'un maître, et, entre chrétien(ne)s, nous devrions tous nous appeler frères et soeurs³. C'est pour cela que nous voulons nous lever, pour cela que nous voulons nous engager, pour cela que nous voulons prier. Amen.

Dimanche de la Trinité, 19 juin, 2011

Notes :

1. « Ausgetretene » : i-e ceux qui ont déclaré aux autorités civiles ne plus faire partie de l'Église catholique. Cette déclaration se fait auprès de l'administration fiscale.
2. En Allemagne et en Autriche, il existe des professeurs de religion, qui enseignent dans le cadre de l'école laïque.
3. Le texte allemand comprend un petit développement sur le mot « Mitbruder » utilisé dans les milieux religieux à la place de « Bruder » pour parler des clercs. Les deux mots veulent dire « frère », mais n'ont pas la même connotation.



FICHE D'INSCRIPTION

POUR LE RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD

MEMBRE :

Tout baptisé, toute baptisée, engagé(e) dans les activités de l'Église.

1^{re} adhésion = 50 \$ ~ Cotisation régulière = 25 \$

SYMPATHISANT / SYMPATHISANTE :

Soutien ; bulletin inclus = 50 \$

ABONNÉ / ABONNÉE À L'INFORMATION :

Bulletin seulement = 25 \$

NOM : _____ PRÉNOM : _____

ADRESSE : _____

VILLE : _____

CODE POSTAL : _____

TÉLÉPHONE : _____

COURRIEL : _____

FONCTION : _____

LIEU (paroisse, institution) : _____

Indiquez votre choix:

Membre : Sympathisant/Sympathisante : Abonné/Abonnée :

Signature : _____

Date de l'inscription : _____

Chèque au nom du :
RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD
1015, rue Saint-Donat, app. 3
Montréal (Québec) H1L 5J6

CONTRIBUTIONS FINANCIÈRES

Les membres contribuent par un montant de **50 \$ la première année** et **25 \$ (ou plus si désiré) les années subséquentes**.

Cette contribution vaut pour la période qui inclut une assemblée générale annuelle (AGA) jusqu'à la veille de l'AGA suivante. Les membres inscrits après le 15 novembre 2011 ne devront payer une nouvelle contribution que la veille de l'AGA du 2013.

Par l'expression « *la veille* », on peut entendre les mois de *septembre* et *octobre*.

La contribution financière n'est pas un obstacle au membership. Les personnes qui donnent un excédent se trouvent à couvrir le manque à gagner si certains donnent moins.

Les sympathisant(e)s

Il leur est demandé une contribution financière de **50 \$ par année**. Leur appui moral et financier vaut, comme dans le cas des membres, pour la période qui inclut l'AGA jusqu'à la veille de l'AGA suivante.

L'abonnement à la brochure du forum, est l'achat d'un produit. Le coût de **25 \$ pour les publications d'une année**, à partir de la date d'abonnement (ce qui représentera quatre publications par année).

RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD

COMITÉ DE RÉDACTION DU BULLETIN

*André Gadbois
Denis Normandeau*

MISE EN PAGE

Élise Bourgault

RESPONSABLE DE LA PUBLICATION

Michel Bourgault

PHOTOCOPIE

PIXEL Impression/Print, Joliette

SECRÉTARIAT

Adresse de courriel : forum.andre.naud@sympatico.ca

Adresse postale : 1015, rue Saint-Donat, app. 3

Montréal (Québec) H1L 5J6

Site internet : <http://forum-andre-naud.qc.ca>